

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$2.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 276. — SAMEDI, 17 AOUT 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE SHAH DE PERSE — (VOIR L'ARTICLE PAGE 125)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 17 AOUT 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Revue générale, par G. A. Dumont. — Biographie et portrait du capitaine J.-B. Labelle. — Le Shah de Perse. — Cueillettes et glanures, par Jules Saint-Elme. — Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier. — Poésie : Au bord de l'onde, par Lorenz. — Perte du ballon Campbell. — Connaissances utiles. — Choses et autres. — Variétés. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Sans-Mère (suite).

GRAVURES : Portrait du Shah de Perse. — Le pavillon Mexicain à l'Exposition Universelle de Paris. — Le ballon dirigeable de Campbell récemment perdu en mer. — Portait de feu le capitaine J.-B. Labelle, député du comté de Richelieu. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	-	-	-	-	\$50
2 ^{me} "	-	-	-	-	25
3 ^{me} "	-	-	-	-	15
4 ^{me} "	-	-	-	-	10
5 ^{me} "	-	-	-	-	5
6 ^{me} "	-	-	-	-	4
7 ^{me} "	-	-	-	-	3
8 ^{me} "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Dans notre prochain numéro, nous commencerons la publication d'un grand roman, intitulé :

Les Mystères de Panama

C'est une œuvre toute d'actualité, un drame poignant qui se déroule dans ce pays, vers lequel est tournée en ce moment l'attention de tous les Français, où beaucoup d'entre eux ont de graves intérêts engagés.

Dans le cadre superbe que forme cette nature tropicale s'agit un monde bizarre, pittoresque, d'aventuriers venus de tous les points du globe. Les pires gredins, les forçats en rupture de bans y coudoient l'honnête travailleur. Mille combinaisons louches s'y élaborent. Comme des oiseaux de proie, usuriers, banquiers véreux, exploitateur de toutes les mauvaises passions, se sont abattus sur cette foule venue là par la soif de l'or ou par honnête besoin de vivre.

Dans la liberté complète de ce pays non civilisé, vices et vertus prennent leur entier développement. Aussi, la réalité est-elle déjà presque un roman. L'auteur, M. Georges Le Faure, a su tirer un admirable parti de ces éléments empoignant et original. C'est l'œuvre d'un romancier habile et d'un profond moraliste.

L'espérance est un emprunt fait au bonheur.

Consultez le devoir et non la passion dans tout ce que vous ferez.

L'esprit français, c'est la parure de l'élite ; l'âme française, c'est la vertu des petits et des humbles. C'est aussi le génie des plus grands. — JULES CLARETTE.

Celui qui sait mettre son cœur en accord avec les harmonies de la nature, ne connaîtra point l'amertume de la solitude ; le souffle du vent, la lumière et l'ombre animeront sa pensée.



* * Les animaux ne connaissent pas leur bonheur et, vraiment, la chose est fâcheuse, car s'ils pouvaient apprécier les précautions que l'on prend pour leur éviter toute fatigue, ils constateraient la suprême sottise de l'homme qui ne pense à donner à ses semblables les soins dont il entoure les bêtes.

Il y a quelques jours, un inspecteur de la Société protectrice des animaux, a traduit devant la cour du Recorder, de Montréal, neuf charretiers, sous accusation d'employer des véhicules non munis de servantes, *vulgo* bâtons de repos.

Vous savez que l'on nomme servante le support qui soutient une voiture dans la position horizontale, quand elle est arrêtée.

Notez que ces neuf charretiers ne sont nullement accusés d'avoir frappé leurs chevaux, ni de les avoir maltraités d'aucune manière, non, mais le seul fait de n'avoir pas de servante est une contravention à la loi, et les protecteurs des bêtes ont jugé dans leur sagesse qu'il était juste de faire cesser un pareil scandale.

C'était et c'est leur droit, puisque la loi est ainsi faite, et je crois sincèrement qu'elle a été promulguée pour le plus grand bien des animaux.

Pendant que cet employé faisait preuve de tant de zèle, devant lui, derrière lui, à ses côtés, de pauvres diables peinaient non comme des bêtes, mais comme des hommes, ce qui est bien plus dur, et pas un d'eux n'était muni de servante, c'est-à-dire qu'aucun de ces travailleurs n'avait le droit de se reposer d'une manière quelconque, dans la position horizontale ou autrement.

Deux hommes, travaillant sous un ciel de plomb, venaient même d'être emportés à l'hôpital frappés d'insolation. Ils souffraient atrocement, mais les neuf chevaux arrêtés devant l'hôtel de ville goûtaient bêtement un repos qu'ils n'avaient nullement gagné.

* * Le même jour, on me racontait un fait navrant :

Un travailleur, charretier lui aussi, était employé par un entrepreneur depuis une quinzaine de jours.

L'homme, maigre, hâve, éreinté, sentait encore la fièvre qui l'avait longtemps abattu, et, sorti trop tôt pour gagner le pain de cinq enfants et d'une femme épuisée, semblait toujours sur le point de tomber en travaillant. Il résistait pourtant, et cela faisait mal de voir ses nerfs tendant le cuir de ses bras, et ses jambes flageoller, quand il chargeait de grosses pierres dans sa voiture branlante.

Quand au cheval, c'était bien le cheval d'un malheureux, mais il avait la chance d'être bête, et chaque jour on rognait la part de pain de la maison pour porter plus d'avoine à l'écurie.

Dame ! cet animal n'était-il pas l'associé indispensable du chef de la famille et celui-ci ne devait-il pas partager les bénéfices à parts égales ? Tant pis pour l'homme s'il avait à nourrir six bouches de plus.

Il n'était pas marié, le cheval ; pas si bête ! Une fois par semaine, le dimanche, l'animal mangeait moins et la famille un peu plus. C'était peut-être une injustice commise aux dépens de l'associé quadrupède, mais l'homme l'avait ainsi décidé et il disait qu'il était juste qu'il mangeât à son appétit cinquante-deux fois l'an, le glouton !

Un matin, en regardant son cheval tirer sa charge, il constata avec stupeur que la bête tendait le cou avec effort, baissait beaucoup la tête ; le train de derrière allait déhanché, le jarret semblait vaciller, le sabot mordait mal la terre... Bateau !!! il était fatigué...

Lui, l'homme, le pauvre, sentait bien aussi ses biceps s'affaiblir ; les muscles avaient disparu, il ne restait plus que des cordes limées par trente ans de travail.

Il arrêta sa voiture ; tout s'arrêta : machine roulante, bête et charretier.

Les trois parties du gagne pain se désagrégeaient ; et une larme coula le long de la joue du malheureux, le cheval tourna son œil triste du côté de son associé, et la charrette elle-même fit entendre un gémissement dans ce concert de misère, muet jusqu'alors.

* * — Voyez-vous, *foreman*, dit le malheureux en rentrant au chantier, mon cheval n'en peut plus, ma charrette est pousive, et moi, je n'en vau guère mieux. Il n'y a qu'un moyen de m'en tirer : laissez moi charrier de la terre et donnez ma part de pierres à des camarades plus vigoureux qui ne se plaindront pas de l'échange.

— Si ton cheval n'est pas capable de charrier de la pierre... eh bien !... *sacre ton camp*... Viens ! on va régler ton compte.

On le lui règle, son compte ; il reçut quelques piastres, et charretier, charrette et cheval reprirent le chemin de la maison.

Ce soir là, à l'heure où l'on soupe d'ordinaire dans les maisons habituées à trois repas, le cheval et les enfants seuls mangèrent chez le charretier ; sa femme et lui n'avaient pas d'appétit... Il y a des moments où l'on n'a pas faim, malgré l'estomac vide...

— Et, comme ça, mon pauvre vieux, dit la femme, on t'a *clairé*, on t'a dit de *sacrer ton camp*... Oui... c'est comme ça... nous sommes trop vieux tous les trois...

— Et qu'est-ce qu'on va devenir ? mon Dieu !

— Je n'en sais rien. On dit qu'en Europe ils s'occupent de fonder des caisses de secours pour les ouvriers qui ne peuvent plus travailler. Moi, devrait bien faire ça, en Canada. Mais non, ajouta le malheureux en tendant ses bras noirs et durs, je pourrais encore faire une journée, mais faut pas que ce soit trop forçant pour le moment.

— Pourquoi donc que le *foreman* t'a *clairé*, est-ce qu'il ne pouvait pas te mettre à la terre ?

— Oui, il le pouvait, mais il n'a pas voulu...

— Va, console-toi, mon vieux, la Providence est là !

— C'est bon ; en attendant, si tu n'as pas faim, moi je n'ai pas le cœur à manger ; donne notre part aux enfants...

Ce fut bombance pour les mioches, et pendant que les mâchoires des jeunes insouciantes faisaient un bruit de meules broyant le grain, on pouvait entendre le père murmurer :

— Et quand je pense qu'on va célébrer la *Fête du Travail* le 2 septembre prochain !

* * Ceci n'est pas un conte, mes amis, c'est une de ces tristes pages du livre de la vie réelle, un de ces faits comme il s'en passe tous les jours, mais que nous ignorons le plus souvent ; et puis qu'une de ces pages vient de m'être dite, je crois de mon devoir de vous la réciter à mon tour.

Comme je connais l'homme, je me suis intéressé à lui et j'ai essayé de lui faire avoir de l'ouvrage, en m'adressant à un homme que j'avais vu deux ou trois fois.

— De quelle couleur est-il ? fut sa première question.

— Rouge ; fatigué, mais avec un peu de soin il rendrait encore des services.

— Rouge ! ce n'est pas un ami politique, alors ?

— Je croyais que vous parliez du cheval.

— Non, l'homme ?

— Oh ! je n'en sais rien. La dernière fois que je l'ai vu, il était noir de hâle et de soleil.

— On verra...

Vous verrez que la politique va s'en mêler et que je vais être obligé de passer mon protégé au bleu.

Au fait, il est peut être bleu ; mais si j'ai affaire à un patron rouge ?

* * Vous, ouvriers, mes amis, mes confrères, car tous ceux qui travaillent sont ouvriers, quelque soit leur outil, plume, rabot, marteau, composteur, etc., qui allez vous réunir en congrès pour discuter les moyens d'améliorer la condition des besogneux, pensez à cet exemple que je vous signale.

Dites s'il existe un moyen de venir en aide aux invalides du travail, puisque certains hommes ne veulent s'occuper que des animaux.

Faites les choses largement, sans esprit de colère ; sans forfanterie, comme sans crainte ; soyez justes pour les deux parties qui forment la charnière du travail, patrons et ouvriers, et allez votre chemin n'ayant pour but que la justice et l'humanité.

Vous êtes dans votre siècle, dans le siècle du progrès et de la liberté, travaillez à la solution du grand problème qui doit amener l'union entre le producteur et le travailleur et la juste répartition du produit du travail.

Ne vous occupez pas des rhéteurs qui ne savent qu'aligner des mots ou débiter des phrases. Vous avez l'habitude de produire, produisez encore dans un ordre d'idées plus relevé.

Succès à la Fête du Travail !

* * Passons à ceux qui ne produisent pas et qui ne travaillent pas.

Vous savez que l'empereur d'Allemagne, petit-fils de la reine Victoria, vient de visiter l'Angleterre où il a été reçu—selon l'usage—avec tous les honneurs dus à son rang.

La reine a embrassé son petit-fils, le prince de Galles a embrassé son neveu, avec une apparente bonne foi qui confirme une fois de plus les idées que j'avais sur l'hypocrisie de tous ces gens couronnés ou qui attendent la couronne.

Cependant, certains journaux anglais ne se gênent pas de dire que tout cela n'était que comédie et que la reine, tout en pressant l'Allemand sur son cœur, devait se dire :

" Mon garçon, tu t'es bien mal conduit envers ta mère, ma fille, et si je t'embrasse c'est simplement pour la galerie."

Quand au prince de Galles, qui a appris en France à penser—sinon à parler—franchement, il a dû faire la réflexion suivante :

" Mon neveu, tu es un fameux chenapan pour avoir insulté ma sœur comme tu l'as fait."

Bref, tout ce monde de la cour d'Angleterre, bien qu'ayant dans les veines trois quarts de sang Allemand, déteste cet empereur, mais personne n'en a rien fait paraître.

Bien plus, le peuple anglais a assisté à un petit échange de politesses du plus haut comique.

Guillaume II, ne sachant quelle gracieuseté faire à la reine, l'a nommée " colonel du premier régiment des dragons de sa garde !"

Comment trouvez vous cette idée de nommer sa grand-mère colonel ?

La bonne vieille, toutabasourdie de l'honneur que lui faisait son petit-fils, s'est remise bien vite et lui a rendu la politesse.

—Ah ! tu me nommes colonel, mon ami, eh bien ! moi, je te bombarde amiral honoraire de la flotte anglaise.

Amiral honoraire ! cela ne fait-il pas penser au fameux amiral suisse de la *Vie Parisienne* ! mais que je serais donc heureux de voir ma gracieuse souveraine déguisée en colonel des dragons de la garde allemande !

* * Je vous disais tout à l'heure que la famille royale d'Angleterre avait trois quarts de sang allemand dans les veines, et les événements semblent prouver que les trois quarts des Anglais de notre pays, c'est-à-dire ceux qui ne vivent pas tout à fait parmi nous, qui ne nous connaissent pas, nous traitent à la manière allemande.

Si Guillaume II prescrit la langue française de l'Alsace et de la Lorraine, nos anglais, orangistes pour la plupart, font la même chose chez nous, puisqu'ils sont en train d'abolir l'usage de notre belle langue, qu'ils ne peuvent apprendre, dans la province de Manitoba et les territoires du Nord-Ouest.

Il ne faudrait pas croire, toutefois, que ce mouvement soit purement localisé dans ces régions de l'Ouest, car je viens d'apprendre quelque chose, un fait qui, s'il était connu, aurait déjà produit grand effet et qui prouve bien que l'agitation francophobe est générale et part de haut lieu.

Voici de quoi il s'agit :
Vous n'ignorez pas que toute la population de notre province attend depuis près de deux mois l'arrivée de l'escadre française de l'Atlantique nord, et que nous espérons une fois de plus serrer la main des braves officiers français que nous

considérons toujours comme des parents, comme nos gens.

On nous a, en effet, annoncé plusieurs fois la visite de l'amiral Brown—un bon français, malgré son nom anglais—le plus jeune contre-amiral de France.

Il est inutile d'attendre, l'escadre française ne viendra pas.

* * Elle ne viendra pas parce que l'on a représenté à Londres que ces visites militaires produisent de fâcheux résultats, en ce sens qu'elles tendent à resserrer davantage les liens qui unissent les Canadiens à la France.

L'élément français, a-t-on dit, tend à prendre une telle prépondérance en Canada qu'il serait dangereux de lui fournir de nouvelles facilités de développement.

Si j'en parle ainsi dans une causerie, c'est parce qu'il s'agit d'une question de sentiments si nobles qu'ils devraient être respectés.

Et l'on vous écorchera toujours les oreilles avec les mots de liberté anglaise !

Cette liberté est factice, elle est fautive, elle n'est pas vraie, et il faut le reconnaître à moins d'admettre que l'Angleterre a peur de voir une frégate et un aviso français dans les eaux du Saint-Laurent.

Et voici comment l'amiral Brown ne viendra à Montréal et à Québec qu'en qualité de simple touriste, de particulier !

Cependant, ces parties-là se jouent à deux et—vous ferez comme vous voudrez—pour ma part, j'ai la ferme intention d'aller présenter mes plus respectueuses amitiés à l'amiral Brown quand il viendra nous voir. J'espère n'être pas seul et je suis certain qu'il sera l'objet d'une démonstration qui prouvera que nous sommes citoyens d'un pays libre et que nous entendons exprimer nos sentiments comme nous l'entendons.

Que l'on préfère l'Allemagne à la cour, c'est son affaire, nous, nous aimons la France.

Vive la France ! toujours et quand même !
C'est ainsi que je pense, et je dirai comme la duchesse Anne de Bretagne " *Qui qu'en grogne, ainsi sera, c'est mon plaisir* "

Leon Tiedemann

REVUE GENERALE

Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, le 12 octobre 1892.—Christophe Colomb.—La Russie et le Monténégro.—L'Église catholique aux États-Unis.—Les Pèlerins américains en Terre-Sainte.

Le 12 octobre 1892, l'Amérique fêtera le quatrième centenaire de sa découverte par Christophe Colomb. Pour cette occasion, les États-Unis désirent tenir une grande exposition universelle ; déjà un comité vient d'être formé à New-York afin de réaliser ce projet. A Montréal, on voulait faire la même chose, mais, comme toujours, on s'est laissé distancer par les Yankees. C'est un malheur pour le Canada tout entier.

L'anniversaire de la découverte de l'Amérique sera non seulement fêté sur ce continent, mais aussi en divers endroits de l'Europe. A Gênes, par exemple, on parle d'ériger un monument à Christophe Colomb.

A propos de l'illustre découvreur, nous devons dire que, en dépit de toutes les recherches, on n'est pas fixé sur l'endroit où il est né. Certains livres d'histoire disent qu'il est né entre 1436 et 1441, à Gênes, à Bugiasco, Cogaleta, Savone, Nervi, etc. L'opinion générale désigne Gênes comme lieu de sa naissance, quoique rien ne le prouve. On le désigne fréquemment sous le nom de Génois, mais on peut faire remarquer avec raison qu'il pouvait être sujet de la République de Gênes sans être né à Gênes même. Son acte de naissance d'ailleurs n'a jamais été trouvé, et ses principaux historiens, Gallo, Guittiniani et Fogliatta ne le désignent que comme Génois.

On s'est appuyé pendant quelque temps sur un prétendu testament olographe de Christophe Colomb, trouvé à Madrid, dans les archives du duc de Veraguas, testament mis au jour en 1578, c'est-à-dire soixante-douze ans après la mort du grand marin, et dans lequel on lit la phrase suivante : " Moi qui suis né à Gênes." Mais cet écrit ne porte aucune date, et de plus n'est pas signé. On n'y lit comme signature que le mot " l'amiral," titre que le navigateur n'employa jamais. Notons aussi que ce document n'a pas été connu de don Fernand, fils de Christophe Colomb, quoiqu'il fut désigné comme légataire de deux millions.

De plus, le même don Fernand a écrit une histoire de son père, après avoir fait plusieurs recherches pour connaître le

lieu de naissance de Christophe Colomb. Dans ce livre, il nomme Gênes et toutes les autres villes qui réclamaient l'honneur d'avoir donné le jour au découvreur, sans se prononcer sur aucune d'elle.

Mais ce qui va compliquer davantage les recherches, c'est que Calvi, une petite ville soumise autrefois à la république de Gênes, réclame maintenant l'honneur d'avoir donné le jour à l'illustre découvreur.

On trouve les traditions locales relativement à la naissance de Christophe Colomb à Calvi, dit un écrivain, dans une pièce de vers que l'abbé Peretti cite tout au long. Ce manuscrit, retrouvé dans les papiers d'une famille corse d'un des villages voisins de Calvi, affirme nettement la naissance de Colomb en cette cité. L'examen fait de cette pièce de vers par M. Gaston Paris, membre de l'Académie des inscriptions, en place la facture au seizième siècle. Inutile d'expliquer pourquoi, étant donnée la façon dont Gênes traitait la Corse, cette pièce où l'on qualifie d'ailleurs la République de marâtre, ne pouvait, à son origine, être ni publiée, ni imprimée.

" Il y a, en second lieu, l'affirmation du R.P. Dionigio (P. Denuys), " homme très éclairé," disent ses contemporains du dix-huitième siècle, " que Christophe Colomb était né à Calvi."

Puis le manuscrit du commandant Siméon de Buochberg, un des défenseurs de Calvi dans le siège de 1793, qui reproduit la tradition sur les origines corse et calvais du grand navigateur ; enfin, d'autres manifestations (discours, livres imprimés, etc.) remontant au début de ce siècle et dont la dernière a été l'apposition, à Calvi, le 30 juillet 1886, dans la rue Colombo, autrefois Del filo (du fil, le père de Christophe était tisserand) d'une inscription sur la maison où la tradition fait naître Colomb.

" Disons encore qu'il y eut à Calvi une famille Colomb, dont on ne peut suivre l'existence sur les registres paroissiaux et les répertoires de notaires à différentes époques, du seizième au dix-huitième siècle. Notons aussi de curieuses particularités relevées dans le récit de la découverte de l'Amérique, par don Fernand, telles que l'existence d'une meute de chiens corsés sur la flotille de Colomb et la présence à bord d'un nombre assez notable de Corses, très probablement Calvais.

" Les résultats significatifs établissent-ils sans conteste la preuve de la naissance du grand navigateur à Calvi ? La certitude absolue ne pourrait provenir, en pareille matière, que de l'acte de naissance de Colomb, qui, vraisemblablement, ne sera jamais produit. Mais les présomptions fournies par l'étude de l'abbé Peretti, fortifiées par les négations qu'il inflige aux prétentions de Gênes sont telles qu'elles permettent à Calvi de revendiquer, jusqu'à démonstration contraire, Christophe Colomb comme un de ses enfants et qu'elles justifient la célébration dans ses murs, le 12 octobre 1892, du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique."

Ajoutons, avant de laisser ce sujet, qu'une demande a été faite au pape pour le prier de canoniser le grand navigateur, à l'occasion des fêtes prochaines de 1892.

* * Le meilleur ami de la Russie n'est pas l'Allemagne ni l'Autriche, ni aucun autre pays, mais c'est le Monténégro, un petit pays de montagnes qui compte à peu près 600,000 habitants, si nous ajoutons foi aux paroles récemment prononcées, dans un banquet, par le czar.

Ce pays est pauvre et son territoire microscopique, mais il peut devenir riche et grand, si le rêve de la Russie se réalise, c'est-à-dire si tous les États indépendants qui environnent le Monténégro se réunissent à lui pour former le royaume de Bosnie.

Ses habitants, s'ils sont peu nombreux, sont, en revanche, très braves et très courageux. Et la preuve, c'est qu'aucune puissance n'a pu en venir à bout. Il faut dire aussi que le pays se prête admirablement à une défense longue et qui ne peut toujours tourner qu'à l'avantage des Monténégrins.

Le Monténégro, en devenant un royaume d'une certaine importance, serait d'un grand avantage pour la Russie, qui pourrait faire un traité avec lui et s'assurer par ce moyen un passage pour aller à la Méditerranée, le Monténégro se trouvant sur l'Adriatique.

Le prince Nikita, du Monténégro, a récemment rendu visite au czar, à l'occasion du prochain mariage de sa seconde fille à un cousin de l'empereur, et c'est à cette occasion que le chef de toutes les Russies l'a proclamé " son meilleur ami."

Qui vivra, verra.

* * L'Église catholique des États-Unis célébrera, en novembre prochain, le centième anniversaire de l'érection canonique du premier diocèse américain, qui fut celui de Baltimore. Le diocèse comprenait tout le territoire qui se trouve à l'est du Mississippi, moins la Floride. Ce territoire comptait 30 000 catholiques sur une population totale de 3,200,000 âmes.

Le Maryland avait 16,000 catholiques ; la Pennsylvanie, 7,000 ; les Illinois, 3,000, et 15,000 étaient répandus dans divers endroits.

Mgr John Carroll en fut le premier évêque, et il avait pour le seconder dans sa belle tâche trente ou quarante prêtres.

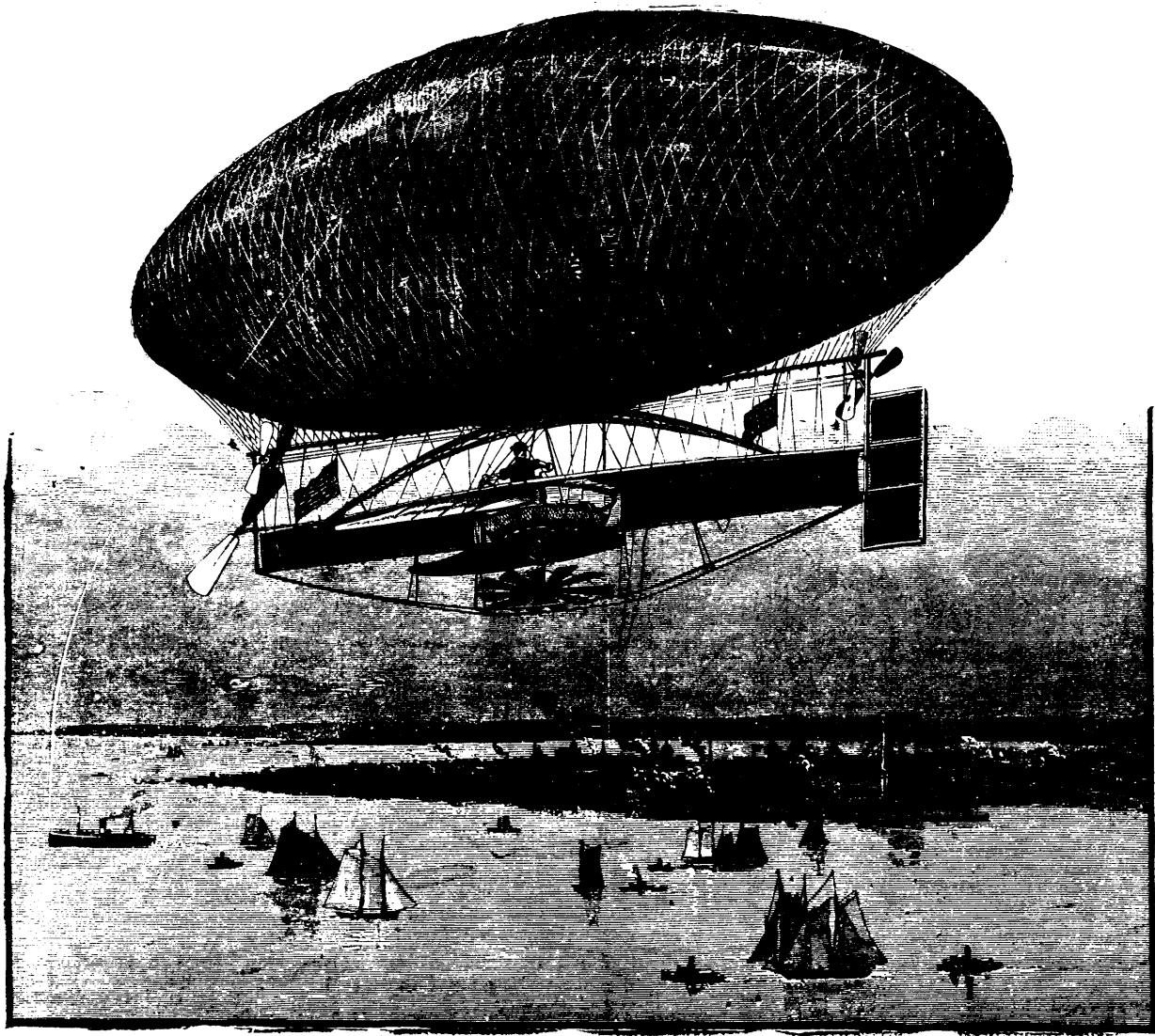
* * Le printemps dernier, plusieurs pèlerins américains firent le voyage de Terre-Sainte sous la direction du R.P. Ch.-A. Vissani, de l'ordre des franciscains.

Après avoir visité les endroits les plus remarquables aux souvenirs religieux, ils ont décidé de reconstruire l'église et le couvent de la Transfiguration, sur le mont Tabor, comme souvenir de leur passage dans les lieux saints. Le coût en sera d'environ \$25,000.

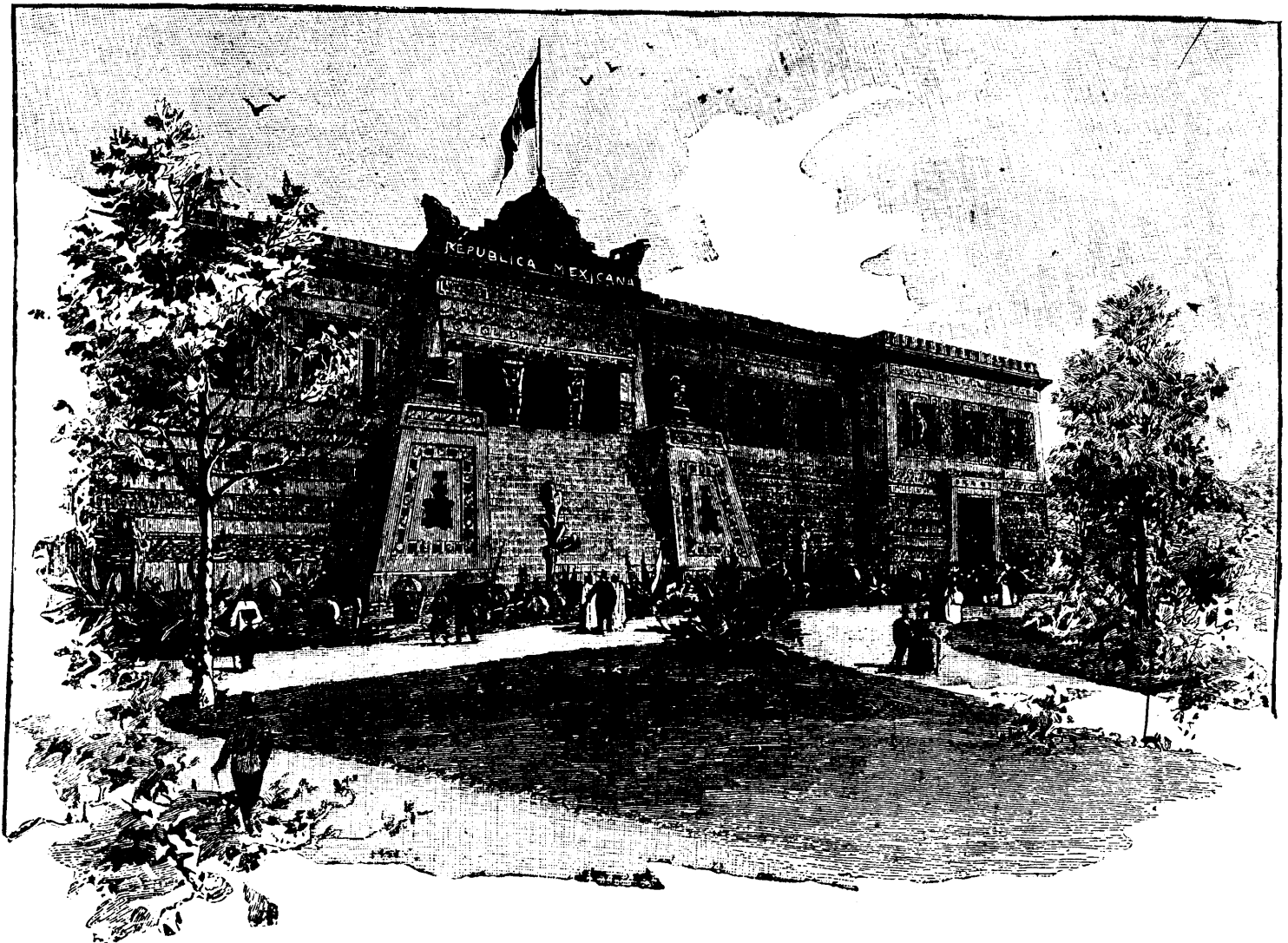
C'est Mgr Seaton, du New-Jersey, qui a eu cette belle pensée. Nulle doute qu'il pourra la réaliser, étant donnée la générosité bien connue des Américains.

Août 1889.

G.-A. DUMONT.



LE BALLON DIRIGEABLE DE CAMPBELL RECEMMENT PERDU EN MER



EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS. — LE PAVILLON DU MEXIQUE

LE CAPITAINE LABELLE

Les appréhensions qu'avait fait naître, dans le cercle de ses nombreux amis, la maladie grave du capitaine Labelle, se sont malheureusement réalisées, et nous avons le regret d'annoncer sa mort, arrivée à Sorel, samedi, le 10 août.

La carrière du député de Richelieu est trop bien connue pour que nous ayions à le passer en revue. C'est aux nombreuses années qu'il a passées sur le Saint-Laurent, à l'emploi de la compagnie du Richelieu, qu'il doit ce titre de capitaine qui fait pour ainsi dire partie de son nom.

Telle est la vive impression que M. Labelle produisait sur tous ceux qui l'approchaient, par ses manières engageantes, son affabilité inaltérable, que le public manquait assez souvent de saisir chez lui ces qualités autrement supérieures qui en faisaient un homme précieux dans le conseil des navigateurs et des hommes d'affaires en général. La compagnie du Richelieu lui doit en grande partie ses brillants succès dans le passé, et la navigation fluviale, en général, n'est pas sans lui devoir aussi quelques hommages pour l'initiative qu'il a prise, en mainte occasion, de mouvements propres à faciliter le trafic entre Québec et Montréal.

Les qualités de l'homme privé se reflétaient trop chez l'homme public, pour qu'il fit sa marque dans l'histoire comme batailleur et pourfendeur d'adversaires politiques.

S'il manquait de cette ambition agressive, de cette confiance en lui-même sans lesquelles les esprits les mieux doués font difficilement leur chemin en ce bas-monde, par contre il possédait à un haut degré le sentiment de la solidarité entre amis d'une même cause, et aurait de gaieté de cœur sacrifié jusqu'à son dernier sou, jusqu'à sa plus chère attache particulière pour assurer le succès de ceux en qui il avait confiance.

Le nom du capitaine Labelle était connu non seulement par toute la Puissance, mais dans tous les Etats de la République voisine dont les touristes venaient visiter les merveilles du Niagara, du Saint-Laurent et du Saguenay.

Le défunt naquit à Sorel le 27 mai 1836. Il était le fils de M. Toussaint Labelle, un navigateur. Il reçut son éducation à l'école paroissiale de Sorel et entra comme commis à bord du *Napoléon* commandé par feu le capitaine P. E. Cotté. Il était à bord de ce vapeur lorsque le *Mont réal* fut incendié près du

Cap Rouge, en 1857. En cette circonstance il se signala par un acte de bravoure qui lui mérita une médaille de la Société Humanitaire de Londres. Le jeune commis, voyant le vapeur en flammes et des centaines de passagers se débattant dans les flots, s'embarqua dans un canot et réussit à sauver la vie à un grand nombre de malheureux immigrants.

En 1864, lorsque le Québec inaugura son service entre Montréal et l'ancienne capitale, il fut nommé capitaine de ce vaisseau, le plus beau qui sillonne les eaux du plus grand fleuve de l'univers.

Il garda le commandement du *Quebec* pendant 20 ans et fut promu à la charge de général de la compagnie du Richelieu, en 1880.

En 1868, le capitaine Labelle avait posé sa candidature dans le comté de Richelieu pour la Chambre de Québec, et il fut défait par une majorité de neuf voix seulement.

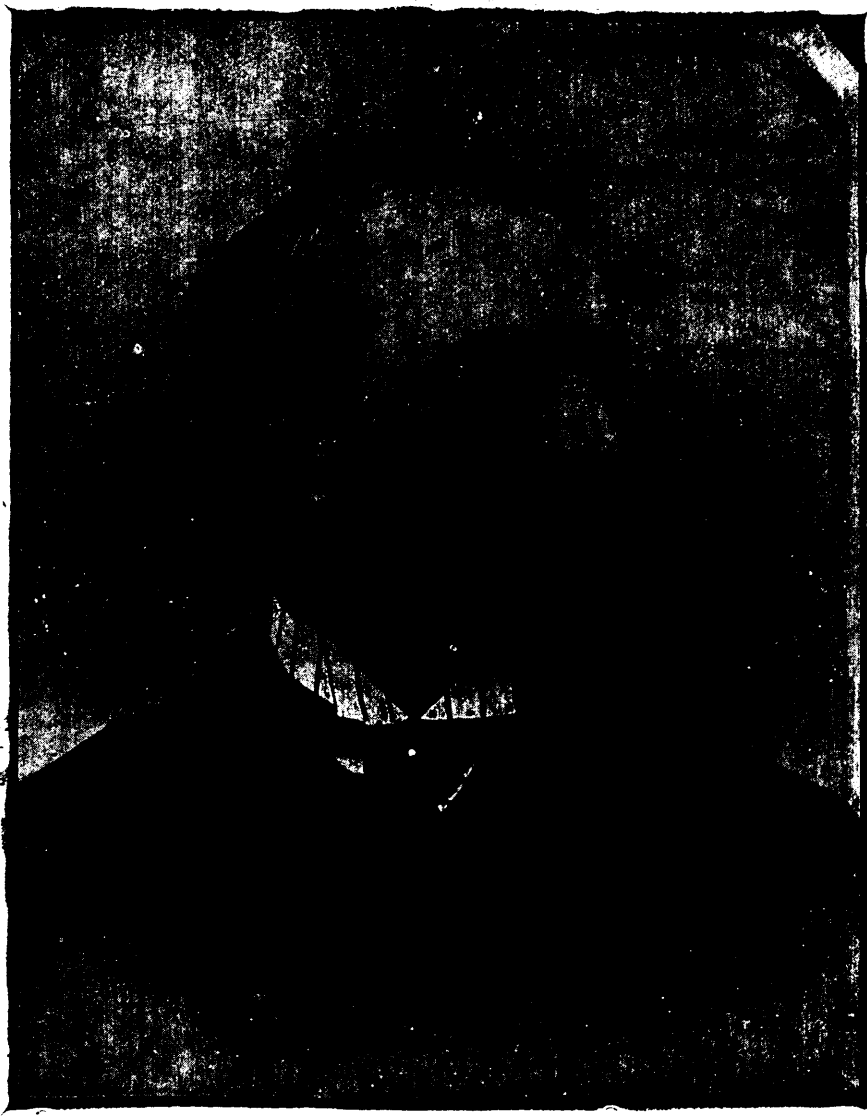
En 1887, il fut élu député à la Chambre des Communes pour le même comté par une majorité de 58 voix sur son adversaire, le Dr Ladouceur.

En 1856, il avait épousé Mlle Delphine Crébassa, fille de M. Narcisse Crébassa, de Sorel. De ce mariage sont nés quatre enfants, une fille et trois garçons.

LE SHAH DE PERSE

(Voir gravure)

Nasser-ed-Din, shah ou roi de Perse, est pour les Parisiens une vieille connaissance : c'est la troisième fois qu'il va à Paris, où on le reçoit solennellement, selon l'usage. Né en 1830, il est le fils de Méhemed-Shah, le premier souverain de ce pays qui ait noué des relations avec les gouvernements de l'Europe. Il a succédé à son père le 13 octobre 1848, et la même année, il faillit être assassiné par des fanatiques. Intelligent et relative-



J. B. LABELLE, M.P., DÉCÉDÉ

ment instruit, épris des idées de progrès, le jeune souverain voulut, en montant sur le trône, introduire dans l'administration et les institutions de son pays des améliorations qui malheureusement ne purent s'effectuer, par suite du mauvais vouloir des fonctionnaires.

TRAITÉ DE COMMERCE

Pendant les premières années de son règne la Russie et l'Angleterre se disputèrent seules la sympathie de ce souverain. Mais en 1855, après que le Shah eut reçu l'ambassade française conduite par M. Bourée et signé un traité de commerce et d'amitié avec la France, une politique nouvelle fut suivie à l'égard de ce pays qui, jusque-là, avait été tenu en suspicion. Lors de la guerre d'Orient, la Perse se déclara neutre dans le conflit qui s'élevait entre la Russie et la Porte ;

pendant, à la fin de 1855, elle signa avec la Russie un traité qui parut une offense aux puissances anglaise, française et turque. Heureusement la conclusion de la paix annihila ce traité.

GUERRES

L'année suivante l'occupation d'Hérat par les Russes, qui prétendaient arrêter les envahissements des Afghans, amena une rupture entre l'Angleterre et la Perse. Par ordre du gouverneur général de l'Inde, le général Outram pénétra en Perse, s'empara de Karracks de Buschir, et les Anglais s'avançaient en vainqueur, vers Téhéran lorsque survint le traité signé à Paris le 4 mars 1855, par lord Cowley et Feruck Khan, qui, donnant satisfaction à la Grande-Bretagne, mit fin à la guerre.

Impuissant à lutter avec succès contre une puissance européenne, le shah a remporté d'importantes victoires sur les princes asiatiques voisins conjurés contre sa puissance et il a successivement réduit le khan de Khiva, celui de Salar et l'iman de Mascate. Débarrassé de ses ennemis du dehors et affermi sur son trône Nasser-ed-Din s'est uniquement occupé de l'exécution des réformes intérieures qu'il avait précédemment décrétées.

RÉFORMES

En 1860, le shah ayant manifesté son désir de former ses soldats d'après la méthode usitée en France, le gouvernement français lui envoya un jeune et brillant officier, le commandant Dubonnet, qui pendant plusieurs années instruisit plus de 30,000 hommes et laissa à son départ une armée organisée à l'européenne au lieu de bandes indisciplinées.

En 1861, le shah inaugura lui-même le premier télégraphe électrique qui ait fonctionné en Perse. La Perse doit en outre à ce souverain plusieurs institutions utiles, parmi lesquelles nous citerons l'établissement d'un collège français à Téhéran, où l'on enseigne, outre la langue française, l'histoire, la géographie, la chimie, la médecine et le dessin.

MŒURS.—VOYAGES

En 1869, malgré ses prétentions à être un souverain civilisé, il n'hésita pas à étouffer dans le sang une secte religieuse, celle des babys, qui lui parut menaçante pour son autorité et le maintien de son pouvoir. Désireux de connaître par lui-même la civilisation de l'Occident, de voir les institutions et les réformes qu'il pouvait introduire dans ses Etats, il quitta en 1873 la Perse, accompagné de plusieurs membres de sa famille et de ses principaux ministres. Il visita successivement la Russie, la Prusse, la Belgique, Londres, Paris, traversa ensuite la Suisse et le nord de l'Italie, séjourna quelque temps à Vienne, où avait lieu une exposition universelle, s'arrêta à Constantinople et revint à Téhéran.

Nasser-ed-Din est un calligraphe émérite, ce qui est fort apprécié en Orient ; il aime les arts et les sciences, il dessine agréablement et est grand amateur de musique.

Bien que despote et un peu brusque dans ses mouvements, il passe pour avoir un caractère doux et bienveillant. Ses habitudes sont des plus simples, comme celles de tous les Persans, et il est d'une grande frugalité.



SAINT-ALEXANDRE D'IBERVILLE (IMPRESSIONS DE VOYAGE)

Respectueux hommage à mon ami et sa famille

Tout le monde sait cela, parmi ceux qui ont passé par là, du moins, il n'y a rien d'attachant, de fort, de durable, comme une amitié de collègue—il faudrait, malheureusement, en dire presque autant des inimitiés, car il en existe, hélas ! Un ami de collègue, je parle d'un intime, d'un confident, comme la plupart des écoliers s'en font, à de très rares exceptions près, c'est un autre soi-même, c'est comme un frère à qui l'on tient par toutes les fibres de son âme, de qui l'on attend tout, auquel on ne peut rien refuser.

C'est un ami de ce genre-là, pour moi, celui qui m'invitait l'année dernière, à l'aller voir, au sein de sa famille. Ayant eu le plaisir de sa visite, j'avais acquiescé avec bonheur à cette demande ; cependant, malgré la meilleure volonté du monde, il m'avait été impossible d'y répondre effectivement. L'année scolaire vint, après cela, et modifia sensiblement notre condition, la Providence voulut que je demeurasse écolier pendant que mon ami passait élève de l'université. Mais ce qui ne changea nullement, ce fut notre vieille amitié, notre intimité à toute épreuve ; et je restai sous le coup de ses pressantes invitations. C'est en me faisant à moi-même ces réflexions que je laissais, l'autre soir, la gare Bonaventure, en route vers Saint-Alexandre d'Iberville, pour répondre enfin aux chaleureux et obligeants appels de mon ami.

* *

Il est 4.20 hrs p.m., le train s'ébranle : nous traversons Sainte-Cunégonde, Saint-Henri, le canal Lachine, l'entrepôt de la Pointe Saint-Charles, puis le vaste couloir, tout de fer édifié, qu'on appelle le pont Victoria, et, vers 4 $\frac{3}{4}$ hrs nous filions déjà à toute vapeur vers la ville de Saint-Jean. A 5.50 p.m., sans un seul instant d'arrêt, nous entrons en gare à Saint-Jean. Là, on nous donne dix minutes de relais, le temps de constater que nous n'apercevons de la ville que la partie la moins intéressante : à six heures, on se remet en marche. Un pont à découvert, sorte de viaduc, nous fait franchir le Richelieu, que ses amants nous disent "enchanteur," mais qui nous frappe, tout au plus, pour le peu que nous en voyons, comme une large et belle rivière. Sur l'autre rive, nous rencontrons Saint-Athanase ou Iberville, qui n'offre rien que d'ordinaire aux yeux du touriste intéressé. Deux minutes d'arrêt et l'on repart pour Saint-Alexandre, la station prochaine. Il se produit, à cette heure, dans le train même, un incident tel qu'il occasionne souvent de jolies scènes pour l'édification des voyageurs. C'est un individu qui prétend jouer au *vat de navire* et faire son bout de chemin aux frais de la compagnie, sans bourse délier. Mais le conducteur du convoi ne l'entend pas de la même oreille, du tout : Vous paierez, mon gaillard, ou bien l'on va vous déposer sur le bord de la voie. Il s'ensuit une explication assez vive, l'un veut, l'autre point, le *tramp* cherche à ergoter, les chars doivent circuler, avance-t-il pour l'avantage du public, le conducteur plaide "à l'avantage payant" ; finalement, celui-ci réussit à en avoir raison au moment où le train va *stopper* à une bicoque qui se trouve près d'une jonction, et, un peu de gré, beaucoup de force, le voyageur à bon marché, maugréant fort contre son hôte moins que galant, est relégué en cet endroit.

Tout cela s'est passé *en anglais*, pardon de vous le traduire comme une variété d'occasion. Vers 6 $\frac{1}{4}$ hrs le sifflet de la locomotive annonce que nous arrivons à Saint-Alexandre et, quelques minutes plus tard seulement, le train repartait à toute vitesse, nous laissant là, sur le débarcadère, quatre voyageurs frais débarrassés.

* *

Voici un brave homme, figure franche et ou-

verte, vrai type d'honnête campagnard Canadien : je m'adresse d'abord à lui, pour parler de la pluie et du beau temps, de l'apparence des récoltes dans la paroisse, de mon ami et de sa famille où je me rends, etc. Je n'ai qu'à m'en féliciter et à le remercier, si par hasard, il me lisait. Une aussi bonne rencontre, au début, me fait bien augurer de mon séjour à Saint-Alexandre. Nous montons ensuite dans la voiture du postillon pour faire les quelques arpents qui nous séparent du village. Chemin faisant, nous pouvons admirer, des deux côtés de la route, de magnifiques récoltes de foin, encore sur pied ou bien coupé déjà, le tout sur des terrains de la plus belle apparence. Les autres céréales, encore vertes, n'en sont pas moins de la plus riche venue, et tout nous dit que les bons cultivateurs de Saint-Alexandre—car je les ai tous rencontrés, le dimanche d'ensuite, à l'église du village—ont lieu d'attendre encore, de leurs fertiles terres, une abondante moisson pour l'automne prochain. Malgré la pluie qui a sévi hier, j'étais devoir féliciter l'automédon sur l'excellent état du chemin par lequel il nous conduit. Il me répond en disant que c'est un des privilèges de Saint-Alexandre que d'avoir de bons chemins, comme celui-là, à cœur d'année. Ce n'en est pas un petit, dis-je, c'est moi qui puis vous l'assurer : nous sommes si mal partagés sous ce rapport, dans le bout de pays où je vis. En devisant de la sorte, nous avons atteint le village. Il m'apparaît comme une longue et fraîche allée, plantée d'arbres, et garnie, des deux bords, de coquettes maisons en bois, mais de maisons en briques, surtout, presque toutes pourvues de cette patriarcale commodité que j'estime toujours beaucoup, tant à la ville qu'à la campagne, une longue et large galerie construite en véranda. De prime abord, Saint-Alexandre m'a des plus favorablement impressionné, et j'ai pu me convaincre, après coup, en l'examinant à loisir, que ce n'était pas du tout une fausse impression.

Avec sa grande rue, noyée dans l'ombre en bonne partie, son presbytère jeté comme un manoir au milieu d'un bosquet, son église à l'extérieur vieux style, mais à l'intérieur bien gai et bien édifiant, très riche et très propre, avec la noble et vaste construction qui lui sert de couvent et ce joli parterre précédant la façade, dans lequel se dressent de blanches statues, au milieu des fleurs et de la verdure, avec ses nombreuses demeures respirant une paisible aisance, où vivent, sans ambition, de riches particuliers, et j'ajoute, pour moi, avec cette famille d'élite celle de mon ami, dont j'ai tant à me féliciter, Saint-Alexandre vaut, cent fois, la peine qu'on s'y transporte. C'est là, à mon avis et pour moi, bien plus que tous les autres, un de ces bénis endroits où l'on voudrait toujours arriver et n'en plus repartir.

Mais, comme j'étais là, l'humble cloche du vieux clocher bruni a tinté, lentement ce glas si larmoyant lorsqu'il flotte au-dessus des campagnes : une jeune fille venait de mourir dans la fleur de ses dix-neuf ans. Autre spectacle typique dont Saint-Alexandre m'a payé le charme : un enterrement à la campagne. La morte était du village même : point ne fut besoin de chariot, quatre gars vigoureux, vêtus de noir, enlevèrent au bout du bras le cercueil bien peulourd de la pauvre phthisique, pendant que quatre jeunes vierges, aux longs voiles et aux blancs vêtements, à l'expression mêlée de deuil et de candeur, portaient les coins du drap mortuaire. Parents et amis venaient ensuite, et le cortège, ainsi formé, se rendit à l'église dans la plus pieuse attitude, et de là, après l'office funèbre, à l'humble cimetière dont la croix de bois et les blancs mausolées se dissimulent par derrière l'église et l'antique sacristie. C'est là que se fit l'inhumation, au milieu d'une assistance chrétiennement recueillie, et je me disais, en contemplant avec une vive satisfaction cette cérémonie si touchante dans sa simplicité, où se révèlent, bien plus entières, la grandeur et la beauté de notre culte : comme cela va bien mieux au cœur que la pompe factice des funérailles dans nos grandes villes !

* *

Cependant, bien longtemps avant d'avoir vu et pensé toutes ces choses, la voiture qui m'amenait m'avait déposé au seuil de la demeure hospitalière où j'étais attendu. Cette maison, qui semble, entre toutes, refléter un air de généreux accueil, ces

figures, encore inconnues, mais déjà sympathiques, cet ami qui court à ma rencontre les bras ouverts, c'est ici, tout me dit que c'est ici ! Mon ami me fait connaître à sa famille dont les délicates attentions m'établissent, d'ores et déjà, dans la plus parfaite intimité : je suis porté à croire que je n'ai fait que changer de demeure, que je suis toujours parmi les miens. Je me vois accueilli comme le frère du fils, comme le plus ami des amis du frère. Instinctivement, je me prends à redire tout bas ces quatre rimes que m'inspirait jadis une circonstance presque analogue et qui, en ce moment, traduisent si bien ma pensée :

Enfin, l'on arrive au but du voyage.
Enfin, nous voilà près d'hôtes charmants,
Et la sympathie est bientôt le gage
D'un plaisir exquis, de bien doux moments.

Oui, comme ils les ont bien remplis, ce plaisir exquis, ces moments si doux, les cinq journées, trop courtes à mon gré, qu'il m'a été donné de passer sous ce toit où me reportait à cette heure, bien souvent, sur les ailes du souvenir, les plus tendres affections !

Que de fois m'est venu cette pensée—et j'en ai béni Dieu—que je n'ai pas été trompé, bien au contraire, dans mon attente, lorsqu'il me tardait tant de faire la connaissance de cette heureuse famille où s'est formé le cœur de mon ami ! Comme je m'applaudirai longtemps, humble étranger qui fut reçu en frère, d'avoir connu et apprécié un chacun de ses membres ! Pour moi, c'est une promenade comme je voudrais, toute ma vie, n'en faire jamais d'autre : aussi, combien courts ils m'ont paru les jours que j'ai pu y consacrer ; comme l'heure du départ qui ne vint, pourtant, que la cent vingtième après celle de l'arrivée, me prit par surprise, dans mon enchantement ! Aussi, le cœur ému, je murmurais, comme en arrivant, les rimes plus haut citées, lorsque je quittais cet asile où j'ai trouvé tant de ce bonheur tranquille, de cette aimable jouissance de famille qui fait mon idéal, ces autres vers échappés de ma plume, dans la même susdite occasion :

Eh quoi ! du départ déjà sonne l'heure ?...
On ne peut, longtemps, jouir ici-bas !
Mais, va, ma pensée avec vous demeure,
Je me souviendrai ! Ne m'oubliez pas !

Sur le saint-Ely.

Promenade à travers l'Exposition Universelle

Le viaduc du Garabit, laisse bien loin derrière lui les autres ponts construits à notre époque ou élevés dans les temps anciens. Il est une réplique bien frappante et bien concluante à ceux qui naguère prétendaient et voulaient nous faire croire que les ingénieurs modernes sont que des imbéciles et des impuissants à côté de ceux des temps anciens, et qui proclamaient bien haut que toute construction de notre époque n'est qu'une pauvre et chétive copie de ce que nous ont laissé les Grecs et les Romains !

La suite de notre promenade à l'exposition nous montrera combien le génie moderne a fait beau jeu de ces vaines déclamations et combien nous sommes supérieurs et pour l'exécution, et pour le fini de nos œuvres, et pour le génie administratif de nos grandes entreprises, et pour le gigantesque même de nos conceptions et de nos constructions (n'en déplaise aux Romains) à tous les siècles qui nous ont précédés dans la nuit des temps !

Avant de sortir du pavillon Eiffel, jetons un dernier coup d'œil sur le modèle de la coupole métallique construite par lui pour l'observatoire de Nice. Cette énorme coupole en fer a plus de soixante-quinze pieds de diamètre et environ trois cents pieds de tour. Enfin, dernier détail et nouveau prodige de la science moderne, elle pèse plus de deux cent cinquante mille livres... et un enfant peut la faire tourner sur elle-même et sans effort !...

Maintenant que nous avons contemplé les diverses transformations du fer et des métaux entre les mains des hommes et les chefs-d'œuvre qui en

sont sortis, nous allons pouvoir admirer les métamorphoses que l'industrie moderne a fait subir à la terre. Une chose dont vous ne vous doutez peut être pas et qui surprendra probablement plusieurs de mes lecteurs, c'est que la plus grande partie des palais si brillants de l'exposition est exécutée en terre. Mon Dieu, oui, en terre. J'ai déjà dit, je crois, qu'on a d'abord édifié une immense charpente en fer, un enchevêtrement à donner la fièvre. Vous vous ferez peut être une idée de la chose en vous rappelant que le grand palais général couvre une surface de deux millions cent soixante mille pieds carrés.

Qu'on vienne donc, après de pareils chiffres, nous vanter pour leur grandeur, le Capitole de Rome, le temple Egyptien de Thèbes, le Cirque d'Olympie, le Colysée, qui, à eux tous, pourraient se promener à l'aise dans ce vaste palais ! Quand on pense que la plus grande des pyramides d'Egypte est surpassée deux fois pour la superficie de terrain qu'elle couvre par le seul Palais des ma chines, et plus de deux fois pour la hauteur par la Tour Eiffel. Et remarquez bien qu'il s'agissait d'élever ces palais immenses en deux ans seulement. Aussi, fallait-il procéder rapidement en même temps que d'une façon solide et durable. D'un autre côté, la charpente métallique qu'on avait élevée s'opposait à l'emploi de la pierre dans ces constructions, ou du moins la rendait très difficile, on s'en servit uniquement pour les maçonneries des fondations et la base des édifices. Tout le reste, c'est-à-dire les vides existant entre les treillis et les entrecroisements de la charpente de fer, fut rempli avec des pierres artificielles et sorties de la main des hommes.

Une puissante maison de France a fourni cette pierre artificielle qui a fait une révolution dans l'art de la construction moderne, et c'est le pavillon de cette maison qui s'élève à côté de celui de M. Eiffel. La pierre artificielle, ou béton aggloméré, est plus dure, plus commode et plus solide que la pierre ordinaire ; on lui donne la forme et la teinte que l'on veut, et voilà tout le secret de ces magnifiques teintes bleues, roses, jaunes et orangées qui sont d'un si heureux effet dans les palais du Champ-de-Mars.

La maison Coignet a ainsi construit avec sa pierre plus de trois cents milles d'égoûts à Paris, Bordeaux, Dieppe, Odessa, etc., et ses travaux se sont étendus dans le monde jusqu'à Port Saïd, en Egypte, en Autriche, en Allemagne, etc. C'est assez vous dire combien est estimée les produits de son industrie.

A l'extérieur de son pavillon, tout en pierre artificielle, on admire une foule d'ouvrages de la même matière et artistement travaillés. Ce sont des statues, des fontaines, des vases magnifiques et aux proportions grandioses, etc. On ne saurait croire à combien de travaux délicats et exquis peut se prêter cette nouvelle pierre qui est appelée à un grand avenir et qui laisse bien loin derrière elle, par sa perfection et son bas prix, les produits de ce genre.

Mais voici que le jour a baissé tandis que nous nous sommes attardés à ces merveilles créées par la main des hommes ; aussi, en sortant, nos yeux trouvent ils tout éblouis, et des cris d'admiration s'échappent-ils de notre bouche devant le magnifique spectacle qui s'offre à nos yeux. Là, à quelques pas devant nous, un petit palais est tout en feu des fondations jusqu'au faite. Les parterres qui l'entourent sont émaillés de fleurs de feu, les allées qui y conduisent sont couvertes de feu, les colonnes qui le soutiennent sont des colonnes de feu, on pénètre pour y entrer sous une arcade qui forme sur la tête des visiteurs toute une voûte de feu ! C'est le pavillon de l'exposition du Gaz ! Là, vous pourrez visiter les innombrables modes d'éclairage par ce gaz subtil dont les hommes se sont emparés, et qui se prête à tant de destinations.

Emprisonné dans des tuyaux invisibles, il rend la clarté du jour à nos rues quand le soleil les a quittées, il éclaire splendidement nos maisons ; utilisé dans des appareils spéciaux, il réchauffe nos demeures, fait cuire nos aliments dans de ravissants poêles toujours propres, ne faisant jamais de cendres ni de poussière ; enfin, il met en mouvement de puissantes machines, il va même jusqu'à faire marcher toutes seules et sans le secours de

chevaux ou de machines à vapeur de légères voitures ou des bateaux rapides !

Telles sont les différentes et merveilleuses applications du gaz qui sont exposées dans ce curieux pavillon que les visiteurs de l'Exposition ont déjà surnommé : le palais de feu !

P. Jonnier

AU BORD DE L'ONDE

A MELLE AMANDA

Quand je viens m'asseoir près de l'onde pure
Du fleuve où je vois les flots frissonner,
Quand triste j'entends leur joyeux murmure,
Je sens qu'il fait bon pour mon cœur d'aimer.

J'aime le bateau, courbé sous les voiles,
Qui vogue en fendant les rapides eaux ;
J'aime aussi la voix des fraîches bergères
Qui brillent le soir comme des flambeaux.

J'aime la chanson des tendres fermières
Glanant, ici, là, les épis nouveaux ;
J'aime aussi la voix des blanches bergères
Faisant paître au loin leurs jeunes troupeaux.

J'aime tous ces feux qui là, sur la rive,
Des pauvres pêcheurs montrent les filets ;
J'aime l'aviron et sa voix plaintive
Chantant dans la nuit ses tristes couplets.

J'aime le pluvier qui lave son aile
Dans l'écume argentée et molle du flot ;
J'aime tendrement la souple nacelle
Que lance l'effort du gai matelot.

J'aime, un peu plus tard, la jeune baigneuse
Qui va frissonnant et le cœur ému
Et j'aime surtout sa main scrupuleuse
Cachant à moitié son joli pied nu.

Et j'aime beaucoup la rêveuse lune
Promenant au ciel son disque doré,
Pour guider celui qui, dans la nuit brune,
Voudrait entrevoir un être adoré.

Plus que l'univers, alors, oh ! que j'aime
Le cher souvenir qui seul me sourit,
Qui, plus éloquent qu'un bien long poème,
Pour me ranimer parle à mon esprit.

Oui, c'est toi que j'aime, et plus que le monde,
Ma bonne Amanda quand je viens m'asseoir,
Et rêver à l'aise au bord de cette onde
Où ta belle image apparaît le soir.

Quand je viens m'asseoir près de l'onde pure
Du fleuve je vois les flots frissonner,
Quand triste, j'entends leur joyeux murmure,
Je sens qu'il fait bon pour mon cœur d'aimer.

LORENZO.

St-André d'Argenteuil, août 1889.

PERTE DU BALLON CAMPBELL

(Voir gravure)

Le 16 juillet dernier, M. P. Campbell, de Brooklyn (New-York), montait dans un ballon de son invention et qu'il devait, disait-il, diriger sûrement et à son gré, malgré le vent, dans les airs.

Le ballon, en soie de Japon, avait une longueur de soixante pieds et la nacelle située en dessous, ainsi que le montre notre gravure, contenait le mécanisme qui devait mettre toute la machine en mouvement.

Quinze mille pieds cubes de gaz gonflaient l'aérostaut, qui s'éleva vers dix heures du matin. A peine était-il rendu à un mille de hauteur que la grande roue à palettes située au-dessous de la nacelle se détraqua et tomba sur le sol.

Comme elle était le principal organe de direction, le navire aérien partit dès lors à la dérive, ne pouvant se défendre contre le vent qui l'entraînait dans l'espace jusqu'au-dessus de l'océan Atlantique. Là, il s'abattit sur les eaux, où le professeur Campbell dut perdre la vie sans doute, car un bateau retrouva l'énorme ballon roulant sur la mer comme une bouée gigantesque, à cent milles de Long Island.

Sa nacelle était vide !!!

Il faut saisir l'occasion d'allumer dans l'âme de l'enfant la flamme du sacrifice, sans laquelle tout homme n'est qu'un misérable, quel que soit son rang.

CONNAISSANCES UTILES

Pour laver les indiennes noires.—Un Chinois donne la recette suivante pour laver les indiennes noires :—Trempez les indiennes dans une cuve d'eau salée et laissez-les sécher avant de les laver. Par ce moyen, on peut laver les indiennes noires sans leur faire perdre leur couleur.

Remède contre les foulures.—Battez en neige de la glaire (le blanc) d'œufs ; lorsqu'elle est ferme, ajoutez-y de l'alun en poudre, jusqu'à ce que le tout ait pris une légère consistance ; mettez ce mélange entre deux linges fins, et appliquez-le sur le membre foulé, lorsque la première inflammation aura disparue.

Nouveau moyen de réparer les accrocs des vêtements.—En Angleterre, les personnes les plus élégantes ne font aucune difficulté de porter des vêtements raccommodés, parce qu'on y fait usage d'un procédé qui rend le raccommodage tout à fait invisible. A cet effet, on prend une feuille très mince de gutta-percha, on l'applique entre la doublure et l'étoffe déchirée, et on passe un fer chaud sur le tout. La gutta-percha, qui fond à 40°, se dissout et soude les deux parties en contact, qui se trouvent désormais parfaitement et solidement rejointes.

CHOSSES ET AUTRES

—On s'occupe déjà beaucoup dans le monde scientifique d'une éclipse totale du soleil qui aura lieu le 22 décembre prochain. Des astronomes se rendront sur la côte d'Afrique ou dans les îles de Ste-Hélène et de l'Ascension. Dans cette région, l'éclipse restera totale pendant quatre minutes environ.

—Un Anglais vient d'avoir l'idée originale et assez coûteuse de faire exécuter par des artistes verriers, tout un ameublement en cristal. Il pourra désormais coucher sur le cristal et tout environné de cristal. Le lit de la chambre à coucher est jusqu'aux pieds, barres et montants du plus pur cristal, que décorent des dessins variés. Les armoires, canapés, fauteuils, chaises, tables, étagères, bureaux et autres meubles sont de la même matière transparente.

—On trouve, en Arabie, une plante dont les semences jouissent de propriétés bien remarquables. Si une personne en avale une portion pulvérisée, même minime, elle se trouve dans un état d'hyperesthésie très analogue à celui que produit l'opium. La personne se met d'abord à rire, à gorge déployée, puis elle se met à faire des entrechats d'un comique extrême. Cette première période d'excitation passée, l'individu tombe dans une léthargie profonde, et quand il se réveille il n'a nulle souvenance de ce qui s'est passé.

—Les dernières nouvelles qu'on a tout récemment reçues de l'intérieur de l'Afrique, font frémir. Il y a quelques semaines, le vieux roi Etos était mort, et, selon la coutume, les marchands s'étaient rendus, de tous les points du territoire, à la capitale, pour rendre hommage au nouveau monarque. Ils arrivèrent au moment même que les dernières cérémonies s'accomplissaient, selon les rites de Yu-Yu. Le cadavre du vieux roi était étendu sur les corps encore vivants de sept de ses jeunes femmes, à qui on avait brisé les poignets et les chevilles de manière à rendre impossible, toute tentative de fuite. Deux autres femmes étaient placées l'une à sa droite, l'autre à sa gauche. Pendant cinq jours ces malheureuses furent laissées dans cette épouvantable position. Quatre gardiens, armés de massues, veillaient sur ce tombeau sacré pour eux. Dans d'autres quartiers de la ville, d'autres sacrifices s'accomplissaient, non moins horribles. Des hommes, dont les pieds avaient été percés de trous, et à travers lesquels on avait passé des cordes, étaient suspendus, la tête en bas, à des troncs d'arbres, et ainsi ils furent laissés à leur malheureux sort, pendant des heures entières, jusqu'à ce que la mort vint mettre une fin à leur agonie cruelle. Et cela se passe en plein dix-neuvième siècle.

VARIÉTÉS

—Tiens, vous bâtissez ! Comment allez-vous chauffer votre maison ?
—Je fais venir ma belle-mère.

—Quel est le métier que vous préférez ? disait le Préfet du pénitencier de Saint-Vincent de Paul à un nouveau condamné.

—Si c'est la même chose pour vous, monsieur, ce serait d'être commis voyageur.

Charlie.—Es-tu capable de distinguer un poulet d'une vieille poule ?

Fred.—Comme de raison.

Charlie.—Eh ! ben, comment ?

Fred.—Par les dents.

Charlie.—Hein ! Des poules, ça n'a pas de dents.

Fred.—Non ; mais moi j'en ai.

La scène est aux Etats-Unis, le pays du divorce :

—Mais si tu ne l'aimes pas, Clara, pourquoi l'épouse-tu, quand tu es si bien ici ?

Clara.—Maman, il m'a mis au défi, et il comptait sur mon caractère. Oh ! il me le paiera quand nous serons mariés.

Deux individus entament une discussion sur les habitants qui se trouvent dans la lune :

Le premier dit que la lune est habitée.

Le second soutient que c'est des menteries.

—Je te dis que c'est la pure vérité.

—Imbécile ! si c'est vrai, où met-on les habitants lorsqu'il n'y a plus qu'un quart de lune ?

Scène d'intérieur.

—Tiens ! ceux du d'ssus sont en fond. Ils ont acheté un piano.

—Ça ? c'est un piano en location.

—Comment le sais-tu ?

—Parbleu ! si le piano leur appartenait, ils ne taperaient pas dessus avec tant d'acharnement !

Sommaire du "Musée des Familles"

Pierre Duchâteau : Le Voyage d'Adhémar, avec illustration.—E. d'Hervilly : La vision de l'écolier puni. avec ill.—H. Gautier : Causerie sur l'Exposition, avec ill.—L. Balthazard : Science en famille, avec ill.—Osse E. Maroff : Mœurs et coutumes de la Padolie, avec ill.—L. Jacob, bibliophile : Le Dieu Pequetius, avec ill.—Marie Améro : Un vieux loup de mer, avec ill.—M. Maindron : Causerie sur le costume militaire français, avec figure—Chronique, causerie de quinzaine, avec ill.—P. Perrault : La légende de Mercédès.—E. Muller : Correspondance et concours.

Abonnement pour le Canada : 18 frs. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 515.—Vers à composer

Il était un pauvre pêcheur
Sur qui s'acharnait la déveine ;
Il amorçait avec ardeur
Mais il prenait fatigue vaine.
Toujours vide était son filet.
De chagrin lors il se va pendre ;
La corde, qui point ne tenait,
Casse ; il est sauté ! Il doit comprendre
Que le destin lui veut du bien :
A la mer il court avec joie,
Comptant sur une riche proie.
Espoir déçu ! Rien toujours rien !
Alors, en sa douleur amère,
Il prend son fatal projet ;
La corde tint bon ; ce fut fait
De notre homme et de notre misère.
Fut-il, comme un vil sacripant.
Damné ? Non... Que cela n'étonne :
Ne sait-on pas que Dieu pardonne
A.....

SOLUTIONS

No 512

Eurêka, cher rimeur écoute :
Le capitaine étant de quart et, sans nul doute,
Son épouse étant sa moitié,
Elle est son huitième, pardieu !

No 513.—Les mots sont : Faiblesse et Farce.
No 514.—Le mot est : Mariage.

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

19587



LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

N'est pas seulement un extrait de bœuf ou une décoction concentrée, mais c'est un fluide de bœuf contenant outre l'albumine et la gélatine, la véritable proportion de ces phosphates qui sont si essentiels au maintien de la vie.

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

SIROP

ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément la Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, NOTRE-DAME, MONTREAL

CE QUE

FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
Buffalo, N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON

54, CARRÉ VICTORIA

M. A. POULIN,

Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

Le Musée des Familles, publication bimensuelle illustrée. Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1889) : Paris, 14 francs-Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ,** le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeons de toutes sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

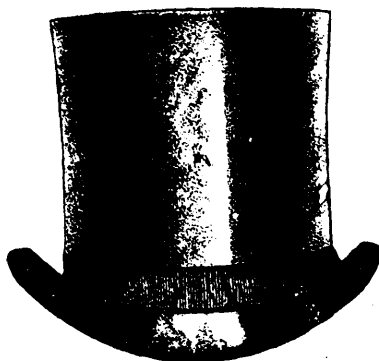
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

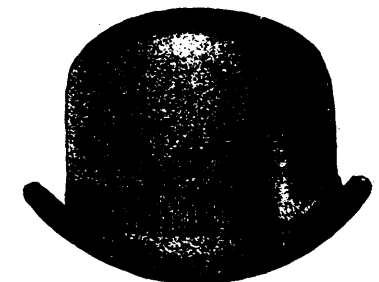
ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q

ETABLIS EN 1852



(Premier prix)

LORGE & CIE.,



CHAPELIERS ET MANCHONNIERS



21, rue Saint-Laurent
MONTREAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr ; six mois : 10 fr ; Union postale, un an : 20 fr ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remède au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Bowler & Co's Newspaper Advertising Bureau (30 Spruce St.), when advertising contracts may be made for it in NEW YORK.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 17 AOÛT 1889

SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

(Suite)

L'orpheline sentait qu'elle aimait ces deux femmes si bonnes, et qui l'enveloppaient l'une comme l'autre des chaudes effluves de leurs regards caressant, autant que son cœur pouvait aimer.

Adèle cependant était sa grande adoration, l'objet de son culte ; car tout en la jeune femme l'attirait, la charma, remplissait son être entier d'un besoin d'expansion toujours prêt à déborder.

Pour Suzanne, elle éprouvait déjà un autre sentiment moins profond, mais charmant aussi ; elle sentait qu'elle l'aimerait plutôt comme une sœur aînée, une compagne et une amie.

Et puis, était-ce la vérité ou un effet de son imagination ? Elle trouvait à la physionomie brune de la jeune gouvernante bien des points de contact avec cette charmante apparition qui avait mis tant de lumière et tant de joie dans sa jeunesse abandonnée : Madeleine de Boves.

Ah ! si elle eût su que comme la religieuse, Suzanne avait trouvé qu'elle ressemblait à Pierre !...

Un bruit très léger l'arracha à ses réflexions.

Elle souleva sa tête encore fatiguée, du grand fauteuil de fer au dossier duquel elle s'appuyait, et regarda devant elle.

Les branches du massif voisin doucement s'écartèrent et la silhouette adorée de Robert apparut.

Hélas ! le cœur de Clotilde se serra.

Robert ce n'était pas, en effet, seulement l'amour exclusif de son cœur qui venait à elle, mais aussi la réalité cruelle qui arrivait, avec le dur sacrifice à faire.

Elle ferma les yeux, n'osant les arrêter sur ce visage tant aimé, ayant peur en se laissant reprendre par le charme souverain qui du jeune homme montait jusqu'à elle, de ne plus avoir le courage de faire son devoir.

Mais elle sentit qu'il approchait une chaise tout près de son fauteuil, puis très doucement il prit dans les siennes la petite main moite qui pendait morte le long du siège, et la pressa longuement, longuement.

— Robert, essaya-t-elle de murmurer en voulant se dégager, je vous en prie !...

— Eh bien, répondit-il très bas, vous le savez maintenant ce secret si douloureux qui me tuait, vous avez vu ma cousine, et si vous la connaissez, vous devez comprendre que je ne puis l'aimer, que je ne l'aimerai jamais !...

— Non, dit-elle d'une voix qu'elle cherchait à raffermir, je n'ai vu, senti et compris qu'une chose : Mlle Georgette est la fille de ma bienfaitrice de

celle qui à vous également, Robert, a tenu lieu de mère. Est-ce que, en ne réalisant pas son vœu le plus cher, vous pouvez, vous voudriez la désespérer ?...

— Mais c'est vous que j'aime, ma chère petite Clo, si bonne. Vous qui seule au monde, m'avez fait deviner ce que c'était que l'affection sainte, unique et absolue qui devait remplir le cœur de l'époux vis-à-vis de celle qui porte son nom et devient la mère de ses enfants. Un foyer où vous ne seriez point assise, je ne le comprends pas... Une famille dont vous ne seriez pas la racine et l'âme, me serait indifférente sinon odieuse. C'est vous que je veux pour compagne de route, pour confidente, pour amie... Vous, point d'autre. Et si vous ne sentez pas comme moi, si vous me refusez, si vous vous éloignez de moi, j'en mourrai de douleur...

— Non, Robert, vous vous calomniez. Vous ne mourrez pas, parce que vous avez une âme droite et vaillante, capable d'accepter le devoir imposé dans ce qu'il a de plus austère et de plus grand.

sacrifier s'il le faut à la protection adorée, la bienfaitrice, à jamais bénie qui est venue me chercher sur mon lit d'hôpital, m'a fait tant de bien, pardessus tout m'a aimée. Je ne comprends point encore ce que j'éprouve pour elle, c'est si ardent, si profond, si grand que je ne pourrais pas lui donner un nom. Mais ce que je sais bien, c'est que ma vie lui appartient, que je mourrais plutôt que de lui causer une seconde de douleur ou d'ennui, et que dussé-je m'en aller aux extrémités de la terre, elle ne souffrira jamais par moi.

— Alors vous me quitteriez ?

— Oui. Et je partirai si loin que vous ne me retrouveriez jamais.

— Mais vous ne parliez pas ainsi avant hier, et vous m'avez rendu si heureux !... Vous saviez bien cependant alors que ma famille voulait me faire contracter un mariage qui me désespérait, et vous acceptiez néanmoins ce délai d'un an que je vous avais demandé. Consentez encore à cela, et ma tante m'aime tellement qu'elle comprendra ce qui se passe dans mon cœur, peu à peu, sans souffrance, ni déception pour elle, et elle sera la première à me délier de mes promesses.

— Parce qu'elle est bonne comme on ne l'est pas. Mais elle souffrirait, et moi je ne veux pas qu'elle souffre. Elle veut vous donner sa fille, il faut lui obéir.

— Mon Dieu !... murmura le fils de Pierre en cachant sa tête dans ses mains, vous perdre !... Suis-je assez malheureux !...

— Vous ne me perdrez pas. Je resterai toujours à vos côtés par la pensée. La douleur du sacrifice nous réunira. Souvenez-vous de mon rêve.

— Et un beau jour, vous vous marierez à votre tour.

— Oh ! cela, jamais.

Elle inclina doucement sa tête charmante et se mit à pleurer.

— Vous voyez bien que le sacrifice, pour vous aussi, est au-dessus de vos forces, fit-il bouleversé de voir les larmes, de Clotilde mais hésitant et ébranlé déjà tant était impérieuse en lui comme en elle, l'idée du devoir à accomplir.

— Eh bien, oui ! dit la jeune fille simplement, je souffre affreusement, je souffre à en mourir, mais je souffrirais bien davantage encore par l'idée, plus tard, que je n'ai pas agi comme je le devais.

Et je suis bien sûre que même heureuse à vos côtés, portant votre nom, cette pensée me bourrèlerait, enlèverait la joie à mon cœur, le sommeil à mes nuits.

Non, pour rien au monde, je ne veux me dire : J'ai pris, j'ai volé à ma bienfaitrice

le mari qu'elle destinait à sa fille.

Ah ! Robert, je le vois à vos yeux, vous qui aimez tant cette mère adorée, vous pensez comme moi.

— C'est vrai, balbutia-t-il éperdu, en sanglotant lui-même.

— Enfin, murmura-t-elle, je vous retrouve tel que je vous aime, tel que je vous veux.

A présent, continua-t-elle, consolez-moi à votre tour, parlez-moi du devoir et de l'honneur, pansez l'horrible blessure de mon âme, car je suis vraiment bien malheureuse de renoncer à vous !...

Et elle se mit à pleurer naïvement, silencieusement, mais sans dissimuler son désespoir, sentant bien avec cette intuition souveraine de certaines femmes, que rien n'arracherait plus du cœur de Robert le sentiment du devoir qui y était revenu, et qui maintenant dominerait tout en lui, même



Elle se mit à pleurer naïvement, simplement. — Voir page 95, col. 3.

L'amour absolu, unique... un foyer où l'on est deux en ne faisant qu'un... les enfants qui sont les deux cœurs réunis en un seul... les confidences, les consolations, l'amitié fidèle, la protection de l'homme, le dévouement infini de la femme. Quels rêves du ciel que tout cela !... Mais au-dessus encore... plus haut, plus loin, il y a la voix qui chante en nous, qui peut se taire dans les grands bouleversements, mais qui se fait de nouveau entendre impérieuse et jalouse aux heures de solitude et de réflexion, celle qui dit : C'est bien ou c'est mal... et qui seule donne la paix ou le remords. C'est à celle-là, mon Robert, qu'il faut obéir toujours. A moi, aujourd'hui, en dépit de la passion unique éprouvée pour vous, en dépit de vos supplications, de votre douleur, des joies divines entrevues à vos côtés, elle me dit qu'une chose doit tout dominer, tout primer : C'est de me

l'idée de la perdre. Dans le massif où elles étaient cachées, Adèle et Suzanne avaient peine à contenir leurs larmes aussi bien que leur admiration pour cette enfant si généreuse et si loyale.

Comme elle l'aimait !...

Adèle extasiée ne voyait, ne comprenait, ne saisissait rien autre.

Tandis que Suzanne murmurait :

—Je ne me suis pas trompée : cet héroïsme, ce respect presque surhumain du devoir, cette délicatesse qui la pousse à ce sacrifice qui ira peut-être jusqu'à la tuer, tout cela, c'est de Pierre... de lui seul...

—Allons-nous-en, dit à coup Mme Chaniers à sa compagne. Mon cœur est sur le point d'éclater de joie...

Je ne sais ce que j'éprouve... Je devrais être désespérée car l'une des deux, Georgette ou Clotilde, sera malheureuse... Et je n'ai que du bonheur, mais un bonheur au-dessus de tout, de trouver cette petite si grande, si droite, si bonne... Oh ! elle ne souffrira pas par moi, celle-là, je le jure bien !...

—Qu'allez-vous décider ?... lui demanda Suzanne en regagnant la maison.

—Je ne le sais pas encore. Sans doute, je dirai probablement à Robert que j'ai tout entendu...

—Non, ne faites pas cela... Attendez encore quelques jours...

—Mais ils souffriront, jusque-là...

C'est possible, mais ils s'aimeront bien plus et seront mille fois plus heureux après !

—Alors que veux-tu attendre ?...

—Toutes les idées se battent dans ma tête, je suis comme une folle. J'ai besoin de penser et de réfléchir... Mais au nom de l'affection que j'ai pour vous, si jamais vous m'avez aimée, accordez-moi ce que je vous demande !...

L'exaltation de Suzanne épouvanta Mme Chaniers.

Les lèvres de la jeune gouvernante tremblaient, une grande pâleur couvrait son visage sympathique, pendant qu'un large cercle de bistre se creusait sous ses yeux au regard si droit.

—Je ferai tout ce que tu voudras, dit Adèle, mais je t'en supplie calme-toi.

—Vous vous taisez pendant quelques jours ?

—Oui, absolument.

—Vous ferez vis-à-vis de Robert, vis-à-vis de Clotilde comme si vous n'aviez rien entendu ?...

—Je te le jure.

—Même si vous voyez souffrir Robert ?

—Il va être si malheureux !...

—Est-ce que le désespoir ne trempe pas les grandes âmes comme le feu trempe l'acier. Voyez Pierre !...

—Tu as raison.

—Ah ! Robert est son fils, allez. Avec lui, rien n'est à craindre... tant que l'honneur parle.

—Tu seras obéie. Tu me l'as demandé au nom de mon amitié pour toi. Que puis-je lui refuser à cette amitié si dévouée et qui ne s'est jamais lassée ?

—Oh ! merci !... merci... Vous verrez, vous ne vous en repentirez pas !...

—Que veux-tu dire ?... Tu me fais peur !...

—Taisez-vous ! Ne cherchez pas à comprendre, encore moins à deviner, vous n'y réussiriez pas. Laissez-moi carte blanche. Dites-vous que l'amie de toute votre existence, celle qui donnerait pour Pierre et pour vous jusqu'à la dernière goutte de son sang, vous veut heureux tous, et qu'elle va travailler pour cela.

Je vous demande huit jours pour atteindre mon but, pas davantage.

Est-ce trop, pour nous que tant d'angoisses ont dévorés depuis dix-huit ans !...

D'ici là, ne vous occupez pas de moi, laissez-moi aller, venir, sortir la nuit s'il le faut, même partir en voyage...

Empêchez les autres, surtout,—ajouta-t-elle avec un regard étincelant de haine,—surtout Jonathan Pierce, de savoir où je suis, et ce que je fais, et croyez au succès.

—C'est juré... Mais tu me promets que mes inquiétudes, mon ignorance ne dureront pas plus de huit jours, car tu me bouleverses, tu sais...

—Ayez donc confiance... Et pour commencer,

je vais aller reconduire Clotilde chez elle, et ce soir, je ne rentrerai peut-être pas, ou fort tard. Couvrez mon absence de tel prétexte que vous voudrez, mais que personne n'y fasse attention.

—C'est entendu.

Les deux femmes se montrèrent ensemble à une fenêtre donnant sur le jardin.

Robert, qui maintenant consolait Clotilde les aperçut le premier par un petit trou existant entre les branches du massif derrière lequel la jeune fille et lui étaient assis invisibles.

—Ma tante est rentrée, dit-il.

Aussitôt l'orpheline se leva.

—Je vais la retrouver, fit-elle.

Puis tendant les deux mains au fils de Pierre :

—Adieu, mon frère, dit-elle ; adieu, et peut-être pour toujours.

—Oh ! cela, s'empressa-t-il de déclarer, non. Je veux bien que vous soyez ma sœur ; j'ai accepté tout ce que vous m'avez ordonné, même de devenir le mari d'une personne que je déteste mais à une condition, c'est que je vous verrai toujours... Le frère, après tout a bien le droit de veiller sur sa sœur et de l'aimer, je suppose !...

Elle ne voulut point lui refuser, ainsi brusquement, d'un seul coup, et il fut convenu que de temps en temps, mais pas souvent, une ou deux fois par semaine seulement, il viendrait l'attendre toujours au même endroit, au coin de la rue Taitbout et du boulevard Haussmann.

—Peu à peu, et sans le brusquer, se disait-elle très vaillante en allant au-devant d'Adèle, il finira par m'oublier, surtout quand il sera pris par d'autres devoirs, d'autres tendresses, entre toutes, celles de la paternité !...

X.—LE SIGNE NOIR

Mme Chaniers ne put s'empêcher de presser Clotilde sur son cœur avec une tendresse mille fois plus chaude et plus ardente qu'à l'ordinaire.

—Suzanne va vous accompagner chez vous, lui dit-elle.

Mon amie veut connaître le nid où vous passez votre vie, mon cher petit oiseau. Pensez bien à moi tous ces jours-ci, et dites-vous qu'une protectrice très dévouée veille sur vous et ne veut pas que vous soyez malheureuse.

Le coupé noir dont Adèle se servait pour ses courses était tout attelé depuis l'après-midi ; Suzanne y monta avec l'orpheline.

Le cocher était un brave homme très dévoué à la maison, et qui était là depuis les commencements.

—Avez-vous diné, Grégoire ? lui demanda la jeune gouvernante.

—Non, ma demoiselle ; mais il n'y a pas de presse, tout de même.

Elle lui glissa une pièce d'argent dans la main.

—Je vais rue des Abbesses, dit-elle et comme je resterai longtemps loin de Belleville, car j'ai encore après une très longue course à faire, vous dînez à Montmartre aux environs de la maison où j'entrerai. Voilà pour boire à ma santé.

—Merci, mademoiselle, je n'y manquerai pas.

Le cheval très beau et très bon, fut enveloppé d'un maître coup de fouet, et la voiture fila grand train vers le petit appartement qu'occupait Clotilde.

Tout le temps du trajet, Suzanne ne parla à la jeune fille que de la famille qui était devenue la sienne, de la bonté adorable d'Adèle, de la loyauté et des grands sentiments de Pierre.

—Vous les aimez beaucoup, cela se voit, dit l'orpheline.

—Oui, répondit l'autre, d'abord parce qu'il n'y a pas sur terre d'être aussi parfaits qu'eux tous ; ensuite parce que je suis une de leurs meilleurs actions et que je leur dois tout.

Alors elle raconta ce que Pierre avait fait pour elle ; ce qu'avait été Adèle dans sa vie, Adèle qui, non contente de l'aimer, était devenue sa sœur.

Lorsque Suzanne parlait de ces choses elle ne s'arrêtait plus.

Ce jour-là, bouleversée par les émotions de la journée, par tout ce que son esprit lui faisait entrevoir ou pressentir, elle mit à son récit une chaleur particulièrement communicative, tandis que de grosses larmes inondaient son visage.

Lorsque le coupé s'arrêta devant la maison de la rue des Abbesses, Suzanne parlait toujours du frère et de la sœur.

—Je monte avec vous, dit la jeune gouvernante à Clotilde.

Pompon fit la fête à sa maîtresse, d'autant plus qu'il ne l'avait pas vue de la journée.

En haut, dès que les deux femmes furent reposées de la longue ascension, Suzanne dit à l'ouvrière :

—Maintenant, chère enfant, je vous ai assez ouvert mon cœur pour que vous compreniez quelle autre amie vous aurez désormais en moi.

—Certes ! s'écria la pauvre enfant ravie au milieu de son chagrin, je sens bien profondément vos bontés, mademoiselle, croyez-le.

Et si vous êtes disposée à m'aimer un peu, moi je sens que je vous aimerai beaucoup.

—Voilà une bonne parole que je vais mettre sur-le-champ à l'épreuve.

—Je ne demande pas mieux.

—Je vous ai raconté ma vie, dites-moi la vôtre. Pour s'aimer tout à fait, il faut se connaître à fond.

—Ce n'est que ça, l'épreuve ?...

—Dame !... Une confiance absolue, c'est quelque chose.

D'abord, comment vous appelez-vous ? Car je crois bien que Mme Chaniers elle-même ne le sait pas.

—Elle ne me l'a jamais demandé, et je n'ai point songé à le lui dire. Je me nomme Clotilde Gages.

Ce nom répondait si bien aux pressentiments de l'intelligente fille, qu'elle faillit laisser échapper un cri.

Toutefois elle arriva à se contenir au point que l'orpheline ne devina rien de la formidable émotion qui la tenait.

Au bout de quelques secondes, ce fut même d'une voix presque tranquille qu'elle lui dit :

—Votre père était sans doute un paysan normand, n'est-ce pas ?

—Non. Pourquoi me demandez-vous cela ?

—Parce qu'il me semble avoir appris de Mme Chaniers que vous aviez été élevée dans un orphelinat de Normandie.

—C'est vrai ; mais je vais vous raconter comment cette chose s'est produite.

Mon père était un ouvrier mécanicien de Paris, et s'appelait Eugène Gages. Quand je suis née, comme j'ai coûté la vie à ma mère, mon père désespéré est parti pour l'Amérique où il est mort depuis. Mais avant de me quitter il avait remis à une voisine nommée Mme Lureau quinze cents francs résultant de prime d'engagement.

Avec cette somme, Mme Lureau me plaça jusqu'à l'âge de cinq ou six ans chez une de ses amies d'enfance Martine Fresnay, puis plus tard dans un orphelinat de la Délivrande en Normandie.

—Ah ! Et qu'est devenue cette Mme Lureau ?

—Elle a été écrasée par un omnibus lorsque j'étais encore toute petite.

—Mais elle avait un mari ?

—Oui, et des enfants aussi.

—Tout cela est encore à Paris, sans doute ?

—Non. Quand je suis revenue de Caen, il y a quelques mois, j'ai cherché ces gens-là afin d'avoir des renseignements sur la famille qui pouvait me rester. Le mari, paraît-il, était originaire du Cantal, et il y est retourné avec ses enfants, après la mort de sa femme.

—Et Martine Fresnay ?...

—Elle est morte également, tuée par son mari.

—Vraiment tout ce qui vous a aimée a donc disparu ?...

—Oui, tout, dit-elle, même la vieille religieuse qui m'avait reçue des mains de Mme Lureau et de Martine, la mère Saint Raphaël ; même celle qui m'a élevée et que j'ai tant aimée que je l'appelais maman : mère Madeleine des Anges !...

Suzanne la prit dans ses bras.

—Eh bien ! dit-elle, comme vous êtes une vaillante et honnête petite fille, Mme Chaniers et moi nous remplacerons toutes ces excellentes créatures. Nous vous aimerons à nous deux autant qu'elles vous ont aimée toutes ensemble, soyez bien convaincue de cela !

Avec un très grand attendrissement, Suzanne tout à coup ajouta :

—J'ai même dans l'idée que nous vous aimerons davantage.

L'orpheline, extasiée de bonheur, rendait à Suzanne ses baisers et ses caresses en murmurant :

—Est-ce que c'est possible ?

—C'est vrai, ma mignonne, car je n'ai jamais menti. Je ne vous demande en revanche que de continuer à être bonne, honnête et courageuse comme vous l'êtes. Allez, chère petite, avec de la conduite et de la vaillance on se tire toujours d'affaire ! . . .

Encore une idée de sœur Madeleine que Suzanne répétait à Clotilde ! . . .

Décidément, le cœur de la petite ouvrière s'ouvrait très grand et très large, pour cette intelligente fille, si franche, si droite, si sympathique.

—Quand vous reverrai-je ? osa-t-elle lui demander.

—Cette semaine probablement, soit chez Anole dans la journée, si j'ai quelque chose à vous dire, soit ici le soir, tout simplement pour vous embrasser.

—Que vous êtes bonne ! . . . Et comme je vais penser à vous et à Madame, mes deux providences.

En bas, Grégoire, en effet, avait diné, s'il avait bu à la santé de la jeune gouvernante il l'avait fait assez modérément pour ne rien enlever à sa dignité de cocher de bonne maison.

—A la gare de Vincennes ! lui dit Suzanne en montant dans le coupé ; mais en route, arrêtez-moi chez un armurier.

Vers le milieu du boulevard Magenta, en effet, Grégoire stoppa devant un marchand d'armes.

Suzanne entra, acheta un petit revolver à six coups extrêmement solide, elle le fit garnir de ses cartouches, le remplaça dans sa gaine de peau de daim et repartit pour la destination désignée au cocher.

En arrivant à la gare, elle dit au vieux bonhomme :

—A la maison, on vous demandera peut-être où je suis.

Dites à tout le monde que vous ne le savez pas, excepté toute fois à sir Jonathan Pierce.

—Bien, mademoiselle sera obéie. Et que devrai-je raconter à l'Américain ?

—La vérité : Que vous m'avez conduite à la gare de Vincennes où j'ai pris le train de six heures cinq minutes.

—Et s'il me demande où mademoiselle est allée, que devrai-je répondre ?

Un éclair étincela dans l'œil de la gouvernante, et tout à coup, secouant sa tête intelligente avec une lueur de bataille dans le regard :

—A la Varenne-Saint-Hilaire, dit-elle.

Ce fut en effet à la Varenne-Saint-Hilaire que Suzanne descendit du train.

Il faisait encore grand jour, et sous les arbres, une fraîcheur délicieuse régnait, tandis qu'aux revers des fossés, les fleurettes que l'été n'avait pas desséchées tout à fait, émaillaient de leurs corolles blanches ou de leurs taches d'or les gazons soigneusement entretenus des routes.

Au bout du chemin, et à un carrefour fait par plusieurs sentiers, Suzanne s'arrêta embarrassée.

Tout à coup, elle avisa un cantonnier :

—C'est bien ici que demeure M. Marais ? demanda-t-elle.

—L'ancien chef de la sûreté ?

—Lui-même.

—Oui, c'est bien ici. Montez cette petite côte là-bas, à moitié à peu près, vous tournerez à gauche et tout de suite après des grands arbres vous verrez un mur blanc, c'est là,

La jeune gouvernante remercia, et lestement s'éloigna.

M. Marais, fatigué de ses ingrates fonctions, avait déjà demandé depuis quelques années un repos qui était dû à sa longue activité.

On le lui avait accordé, et dans le calme paisible de cette campagne parisienne, à la fois si près et si loin de la grande ville sur laquelle il avait si longtemps veillé, il s'était bâti une demeure à la fois d'un penseur et d'un sage.

Au milieu d'un parc magnifique, elle s'élevait simple et commode.

Des arbres superbes, des buissons fleuris, l'en touraient de leur ombre presque impénétrable ;

tandis que des massifs de Cours, les plus rares et les plus belles, l'embaumaient de leurs parfums exquis et pénétrants.

M. Marais, au milieu de ses allées, émondait lui-même ses rosiers, relevait les tiges de ses œillets, arrosait ses verveines, ses héliotropes et ses pétunias quand Suzanne sonna à la porte de sa demeure.

Il alla aussitôt voir par un petit guichet grillé placé à hauteur d'homme, et ayant aperçu une jolie femme à la tenue correcte et élégante, il ouvrit sans se faire prier.

Une des particularités de l'ancien chef de la sûreté, c'était qu'il reconnaissait instantanément les personnes qu'il avait déjà rencontrées, ne fut-ce qu'une fois ; de même que, tout aussi rapidement, leur nom remontait à ses lèvres.

—Mademoiselle Suzanne Vergnes, n'est-ce pas ? demanda-t-il en introduisant la jeune femme dans son jardin.

—Comment, monsieur, fit-elle un peu stupéfaite, vous me reconnaissez depuis dix-huit ans bien-tôt !

—Depuis le procès de M. de Sauves . . . Eh oui, il y a bien dix-sept ou dix-huit ans environ ! Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

—Puisque vous avez une si étonnante mémoire, monsieur, vous devez vous souvenir de la confiance que vous m'avez jadis inspirée ?

—Certainement, dit-il, je me souviens.

—Eh bien, c'est cette confiance qui me ramène aujourd'hui auprès de vous, pour vous demander un renseignement et surtout un conseil.

—Je ne demande pas mieux que de vous les donner, mais pas en plein air. Les fleurs elles-mêmes n'ont pas besoin de savoir ce que l'on vient me dire. Elles pourraient le répéter, et ont peut-être des oreilles, encore plus que les murs, puisqu'elles sont du sexe féminin, les jolies. Venez avec moi.

Il marcha devant Suzanne, dans l'allée étroite, toute débordante des grands glaieuls aux panaches éclatants, des rosiers nains couverts de leur floraison magnifique, des pois de senteur à l'odeur grisante, des lis blancs, des giroflées, des floks, des menthes et des sauges, autant de casselettes vivantes, qui, aux approches du soir, embaumaient.

Bientôt, après avoir monté les marches d'un élégant perron recouvert d'une marquise, ils pénétrèrent tous les deux dans un vestibule d'abord, ensuite dans un cabinet de travail des fenêtres duquel on avait la vue du parc, puis de toute la vallée de la Marne, à cette époque de l'année, toute fraîche et toute verte.

Il fit asseoir Suzanne sur un grand divan bas placé entre la porte et une des verrières, puis s'étant mis lui-même vis-à-vis d'elle, devant sa table de travail sur laquelle on voyait une belle statue de marbre blanc, pensive et grave, que lui avaient donnée ses employés le jour de sa retraite, il lui dit :

—Maintenant, ma chère enfant, vous pouvez tout me confier, je vous écoute.

—Vous vous rappelez bien de l'affaire de M. de Sauves, n'est-ce pas ? . . .

—Dans ses moindres détails, oui.

—Vous vous souvenez aussi de ce que je suis venue vous raconter alors, concernant cette apparition mystérieuse d'Eugène Gages, que j'avais cru voir la nuit de la naissance de Mlle Chaniers debout contre le berceau sur lequel je veillais ? . . .

—Comme si vous veniez de me faire ce récit, oui, il est encore présent à ma mémoire. Je me rappelle même, qu'à cette époque je me suis demandé ce que ce misérable avait pu aller faire dans la maison.

—Vous n'aviez donc pas pris cette apparition pour un rêve de mon sommeil, ou une illusion de mon cerveau fatigué ?

—Oh ! non, par exemple ! Vous êtes bien une fille trop intelligente et trop sérieuse pour cela.

—Alors, qu'avez-vous pensé ? . . .

—Le crime ayant été commis par lui, — cela n'a jamais fait un doute pour moi, — dans le cabinet de l'usine, séparé de la maison, ce n'était point pour attendre ou guetter sa victime qu'il était là. J'ai toujours supposé et pressenti qu'il avait cherché à mettre sa petite fille à lui, à la place de celle qui venait de naître chez vous.

Suzanne devint livide.

—Vous avez réellement cru cela ? dit-elle.

—Absolument. Et vous aussi à cette époque vous l'avez un instant pensé.

—Oui, mais j'ai rejeté cette idée comme matériellement impossible.

—Et cependant vous aviez constaté que l'enfant de Mme Chaniers avait les yeux bleus en naissant, et que le lendemain, ils étaient noirs.

La gouvernante sentit sa vie s'en aller.

—Vous vous souvenez bien que je vous ai dit cela, n'est-ce pas ? demanda-t-elle haletante. Et mon imagination, depuis dix-sept ans, n'a pas fait seule les frais de ce souvenir-là ?

—Il me semble vous entendre encore. Vous aviez aussi une histoire de brassière brodée que vous aviez mise la veille à la petite fille et qu'elle n'avait plus au réveil, le lendemain. Bref, vous m'avez si impressionné avec ces détails, que j'ai alors interrogé Mme Lureau et la sage-femme de Montmartre.

—Et que vous ont-elles répondu ?

—Qu'elles n'avaient rien remarqué d'anormal chez la petite Gages, ni l'une ni l'autre, et que l'enfant leur paraissait bien être celle que Pauline Gages avait mise au monde.

Malgré ces affirmations, un peu vagues je m'en souviens bien, votre récit à vous m'était tellement resté dans la tête que plus j'ai creusé cette histoire plus j'ai été persuadé que l'assassin, avant de s'expatrier, avait voulu assurer un avenir à sa fille.

Je me promettais de tirer cette histoire au clair par la suite, mais Eugène Gages est mort en Amérique, d'autres affaires m'ont pris, je ne m'en suis plus occupé.

Maintenant que j'ai bien répondu à toutes vos questions, ajouta-t-il avec un sourire bienveillant, voulez-vous me permettre, mademoiselle, de vous demander quel a été votre but en me les faisant ?

—Certainement, monsieur. Et ma confiance en votre perspicacité et en votre caractère n'ayant point diminué depuis autrefois, quand je vous aurai fait ma nouvelle confidence, je vous demanderai le conseil dont je vous ai parlé.

—Je suis à votre disposition.

—J'ai élevé l'enfant de Mme Chaniers, et je l'ai aimée comme si je l'avais mise au monde moi-même.

—Alors, vous êtes toujours dans cette maison ?

—Toujours, oui, monsieur. Cette famille est devenue la mienne, et le dévouement que je leur ai donné à tous, m'a été payé au centuple par l'affection de sœur que m'a rendue Mme Chaniers.

Le regard de M. Marais devint encore plus bienveillant, si c'est possible.

Elle continua :

—Mais cette jeune fille, à laquelle je me suis entièrement consacrée depuis sa naissance, notre grande adoration à tous, cependant, n'a point répondu à nos soins et à notre sollicitude.

De son père, si droit, si expansif, si bon, de sa mère, la perfection incarnée, elle n'a rien, pas plus moralement que physiquement. Ils étaient blonds tous les deux, avec de doux yeux bleus, l'un et l'autre, très clairs chez le père, foncés chez la mère ; elle est brune, avec un magnifique regard de diamant noir, mais impérieux et dur. De plus, elle est égoïste, mauvaise, autoritaire, elle n'aime personne.

Vous êtes le premier à qui j'avoue ces choses, car elles m'ont fait horriblement souffrir.

—Mais cette jeune fille, n'a-t-elle pas été fiancée il y a quelque temps au fils de M. de Sauves ? . . . Il me semble avoir entendu dire quelque chose dans ce genre.

—Oui, c'est la vérité. Et c'est même ces fiançailles qui ont en partie amené la complication qui m'a donné l'idée de venir vous trouver aujourd'hui.

Robert n'aime pas sa cousine, ou sa prétendue cousine.

Il aime une jeune fille, une ouvrière rencontrée par lui un soir dans la rue.

Or sans qu'il l'ait su, cette enfant est une protégée de Mme Chaniers, laquelle faisant partie des dames de charité qui visitent les hôpitaux, l'a rencontrée un jour, seule et sans ressources, sur un lit de Lariboisière.

Lorsque la convalescence de cette jeune fille est arrivée, Mme Chaniers ayant acquis la certitude que l'enfant était tout ce qu'il y a au monde de

plus honnête et de plus sage, l'a fait entrer dans la maison où elle s'habille, chez Anatole.

En même temps, elle lui louait un logement à Montmartre où elle allait la voir quelquefois ; car par un bizarre sentiment, vrai ou faux, Mme Chaniers trouvait que cette enfant ressemblait étrangement à son mari, Georges Chaniers.

Vivement, M. Marais releva la tête, tandis que ses yeux étincelaient derrière ses lunettes.

—Est-ce vrai, cela ? demanda-t-il.

—Je l'ai vue aujourd'hui pour la première fois ; je vous dirai dans un moment ce que j'en pense. Laissez-moi achever mon récit, autrement, je brouillerais tout.

—Vous avez raison, continuez. Mme Chaniers vous avait-elle parlé de sa rencontre ?

—Elle n'en avait dit un mot à personne, se trouvant folle d'avoir ces idées-là. Mais en dépit de sa volonté, une invincible sympathie l'attirait vers cette enfant, qu'elle croyait la fille de paysans normands morts quand elle était en bas âge, et dont elle savait le petit nom seulement : Clotilde.

Aujourd'hui, par un bizarre concours de circonstances, cette jeune fille est venue chez nous à Belleville, porter une toilette à Mlle Chaniers.

En la voyant, je suis restée saisie, sans pouvoir articuler une parole : elle a la physionomie de M. de Sauves, avec la tournure de Mme Chaniers, sa taille, sa démarche, mais cela si frappant, qu'en les apercevant de derrière seulement, toutes les deux, on les prendrait l'une pour l'autre.

—Et les yeux ?

—Bleus comme le ciel ; les yeux du pauvre monsieur, c'est sûr.

—C'est bien singulier.

—Le plus fort, c'est qu'elle ne savait point que Robert, dont elle était éprise, tût le fiancé de la fille de sa bienfaitrice.

—Et elle l'a apprises ?

—Oui, ce qui lui a donné une syncope. Elle est tombée par terre à la renverse. Robert, en la transportant dans la chambre de Mme Chaniers, l'a embrassée, quand il s'est cru seul avec elle. Mme Chaniers l'a vu ; mais elle aime tellement cette enfant, qu'après avoir fait toute sa vie le rêve de marier son neveu, qu'elle adore, avec Georgette, elle a été presque heureuse à l'idée que Robert et Clotilde s'aimaient.

—Est-ce sérieuse de la part de ce jeune homme ?

—Robert a le caractère de M. de Sauves. Tout est sérieux avec lui.

—Et Clotilde ?

—Mme Chaniers s'est arrangée pour laisser les deux jeunes gens seuls dans le parc pendant que toute la maison était sortie. Elle et moi, nous écoutions leur conversation derrière un massif.

—Qu'avez-vous entendu ?

—Des choses surprenantes. Ils ne s'aiment pas, ils s'adorent ; mais de l'amour le plus pur, le plus noble, le plus élevé qu'on puisse imaginer. Et cependant, au-dessus de cette affection et du bonheur qu'elle pourrait lui apporter, cette enfant sans famille et sans ressources, seule au monde avec son chien, met le devoir.

—Ah bah !

—J'ai cru entendre Pierre de Sauves, avec les théories de toute sa vie, et c'est bien cela qui m'a persuadée qu'elle avait leur sang à tous deux dans les veines, plus encore que son étrangeresemblance avec eux.

Alors, je me suis arrangée pour la reconduire dans son logement à Montmartre, et comme je suis arrivée à lui inspirer confiance, elle m'a dit tout ce qu'elle connaissait de sa naissance et de sa vie. Or savez-vous qui elle est ?

—Clotilde Gages, je le devine.

—Oui, Clotilde Gages !

Elle s'arrêta, et très grave, presque solennelle, Suzanne ajouta :

—Clotilde Gages, non, mais Georgette Chaniers, la seule, la vraie ; celle qu'Eugène Gages nous avait volée pour nous donner sa fille à lui élever ; celle que sa mère a retrouvée, sans la connaître, à l'hôpital ; celle qu'adore Robert de Sauves, son cousin.

—La Providence a quelquefois de ces coups, murmura M. Marais, convaincu de la vérité de ce que supposait Suzanne

Puis plus haut :

—Que sait Mme Chaniers de tout cela ? demanda-t-il.

—Rien du tout.

—Pas même le nom de la jeune fille ?

—Elle ne la connaît que sous celui de Clotilde.

Pour le reste, elle trouve que l'enfant ressemble à son mari ; cette ressemblance l'attire et la bouleverse, c'est tout.

Quant à moi, après ma conversation avec Clotilde, cette conversation qui a assis mes convictions jusque-là hésitantes, je suis venue tout droit vers vous, ayant conservé ma confiance de jadis ; ayant besoin de parler à quelqu'un de ces choses qui m'étouffent et me rendent presque folle, mais ne voulant à aucun prix ouvrir mon cœur à Adèle qui eût tout de suite battu la campagne avec tous mes pressentiments.

—Et comme vous avez bien fait !... Mais M. de Sauves ?

—D'abord, je n'ai pas osé lui en parler. Ensuite à l'époque où la couleur des yeux de la petite me préoccupait, il était en prison. N'ayant pas connu cette pensée d'alors, il comprendrait moins aujourd'hui ce que je viens de vous dire.

Maintenant, que me conseillez-vous ?

—En premier lieu de vous taire, comme vous l'avez fait aujourd'hui.

C'est bien grave, cette substitution d'enfant !

Ce qui est grave surtout, c'est de dire à la Georgette Chaniers actuelle : Allez-vous-en, rendez à l'autre la place que vous usurpez... Et tout ce que cette place comporte avec elle de fortune, de bien-être, et le reste...

Et cela sans preuves... Sans autre chose que des suppositions et des pressentiments.

Non ce n'est pas possible !

L'ancien chef de la sûreté, les deux coudes appuyés sur sa table de travail, réfléchissait profondément.

—Écoutez, dit-il tout à coup ; vous devriez voir le médecin qui a soignée madame Gages, et la sage-femme qui était une de ses amies, autant que je puis m'en souvenir :

—Comment s'appelaient-ils tous les deux ?

Il réfléchit encore, et parut chercher au plus lointain de ses souvenirs.

—Le docteur Larnay, dit-il au bout de quelques instants. Il demeure toujours dans le faubourg du Temple.

Quant à la sage femme, c'était une Mme Amanda Laminois habitant Montmartre. L'un ou l'autre aura peut-être remarqué sur le corps de l'enfant quelque tache, quelque signe qui vous aideront puissamment.

Suzanne poussa un cri.

—Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ! dit-elle.

Georgette a sur le bras gauche un énorme signe brun qui devait être visible à sa naissance quoique plus clair. Si Mme Laminois l'a remarqué sur l'enfant de Pauline, nous sommes sauvés !

—Mettez-y beaucoup de prudence.

—Je vous le promets. Et j'en ai besoin, de prudence en effet, plus encore que vous ne pouvez le supposer !

Elle s'arrêta tout à coup, comme ennuyée d'en avoir trop dit.

M. Marais s'aperçut de sa réticence, et quoique ses lèvres demeurassent muettes, ses yeux laissèrent voir un certain étonnement.

—Au fait, s'écria tout à coup Suzanne, j'aime mieux tout vous confier, mes pensées les plus secrètes, les plus absurdes peut-être. Mais c'est si grave !... si grave !

—Dites toujours, j'en ai vu bien d'autres ; et avec moi tout s'oublie.

—Je n'ose pas, je suis sans doute folle !

—Je parie que vous croyez Eugène Gages vivant, malgré sa mort si bien établie en Amérique. Suzanne le regarda avec un étonnement extraordinaire.

—Comment devinez-vous cela ? ne put-elle s'empêcher de s'écrier.

—Je ne devine rien du tout, dit-il ; mais comme à votre air je vois qu'il y a quelque pensée énorme dans votre cerveau, je suppose une chose énorme, en effet, et j'arrive à la résurrection d'Eugène Gages. C'est mathématique.

—Alors vous croyez cette résurrection possible ?

—Oui, et par la raison majeure que sa mort n'a jamais été prouvée.

—Comme je suis heureuse qu'un homme tel que vous ne trouve pas mes idées absurdes et ne les traite pas d'imagination !

—Je m'en garderai bien, car vous êtes une femme trop sérieuse et trop pratique pour vous laisser impressionner par des niaiseries.

Si vous avez été frappée de quelque chose, c'est que ce quelque chose existe.

D'un autre côté, avec un individu tel que je me figure l'assassin de M. Chaniers, tel que me l'ont montré les divers renseignements recueillis sur lui, on peut s'attendre à tout.

Vous voyez que vous pouvez me confier beaucoup de choses.

—C'est ce que je vais faire.

Sommairement elle raconta le séjour de Robert de Sauves en Amérique, ce qu'était sir James Pembroke, le descendant d'un officier anglais resté aussi noble que grand seigneur loyal et droit, les gens qui l'entouraient, famille et associé.

Mais quand elle en arriva à prononcer le nom de Jonathan Pierce, ses yeux eurent une telle intensité de haine que M. Marais s'en aperçut.

—Et ce Jonathan Pierce, dit-il, sait-on son origine ?

—Oui, elle paraît admirablement claire. Ses papiers sont en règle ; il est, affirme-t-on, d'une ancienne famille anglaise d'origine noble comme celle de sir Pembroke, établie à la Nouvelle-Orléans, et depuis longtemps apparentée avec les Pembroke ; jeune il a été élevé à New-York avec sir James.

Eh bien, malgré ces preuves, en dépit de la conviction très arrêtée des Pembroke, je vous dis, moi, que dans la peau de ce sir Jonathan-là, il y a Eugène Gages et pas un autre.

—Comment cela a-t-il pu se faire puisque la famille Pembroke a toujours connu M. Pierce ?

—Toujours ? Non. De seize ou dix-sept ans à vingt-cinq ou six sir Jonathan, le vrai, a quitté son cousin pour revenir auprès de son père d'abord en Louisiane, ensuite pour voyager quand le père a été mort. Or pendant ces neuf ou dix années, Eugène Gages n'a-t-il pu rencontrer sir Pierce, se lier avec lui, connaître le moindre détail de son existence, et un beau jour s'emparer de ses papiers, soit qu'il l'ait tué ?

—Tout cela a pu arriver. Ce sir Jonathan a-t-il quel que chose d'Eugène Gages en lui ?

—Les cheveux, le teint, sont absolument différents. Mais les cheveux se teignent, et l'on fabrique aujourd'hui des drogues extraordinaires qui modifient complètement le teint. D'autant plus que celui-ci, au milieu de ses plus grandes émotions, ne change jamais, ni ne pâlit jamais, même quand ses lèvres deviennent toutes blanches.

(A suivre)

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Dans notre prochain numéro, nous commencerons la publication d'un grand roman, intitulé :

Les Mystères de Panama

C'est une œuvre toute d'actualité, un drame poignant qui se déroule dans ce pays, vers lequel est tournée en ce moment l'attention de tous les Français, où beaucoup d'entre eux ont de graves intérêts engagés.

Dans le cadre superbe que forme cette nature tropicale s'agit un monde bizarre, pittoresque, d'aventuriers venus de tous les points du globe. Les pires gredins, les forçats en rupture de bans y coudoient l'honnête travailleur. Mille combinaisons louches s'y élaborent. Comme des oiseaux de proie, usuriers, banquiers véreux, exploitateur de toutes les mauvaises passions, se sont abattus sur cette foule venue là par la soif de l'or ou par honnête besoin de vivre.

Dans la liberté complète de ce pays non civilisé, vices et vertus prennent leur entier développement. Aussi, la réalité est-elle déjà presque un roman. L'auteur, M. Georges Le Faure, a su tirer un admirable parti de ces éléments empoignant et original. C'est l'œuvre d'un romancier habile et d'un profond moraliste.